

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# ÉGLISE & TEMPS PRÉSENT

D'APRÈS

**J. STRONG & W. RAUSCHENBUSCH**

*L'Eglise vivante est celle qui ramène  
l'homme à Dieu et qui rattache l'homme à  
l'homme.*

FALLOT.

---

## THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

*Et soutenue publiquement*

le 20 Juillet 1910, à 4 heures

PAR

**Arthur DÜRRLEMAN**



CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

—  
1910



FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

# ÉGLISE & TEMPS PRÉSENT

D'APRÈS

**J. STRONG & W. RAUSCHENBUSCH**

*L'Eglise vivante est celle qui ramène  
l'homme à Dieu et qui rattache l'homme à  
l'homme.*

FALLOT.

---

## THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

*Et soutenu publiquement*

le 20 Juillet 1910, à 4 heures

PAR

**Arthur DÜRRLEMAN**



CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT

—  
1910

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE  
DE PARIS

---

*Examineurs de la soutenance :*

M. W. MONOD, Président.

MM. Henri MONNIER.  
Eug. de FAYE.

} Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver  
les opinions particulières du candidat*

---

N° 444.

## INTRODUCTION

---

*Parvenu au terme de ses études théologiques, au moment de prendre une Eglise, le candidat est envahi par l'angoisse. Sentiment bien naturel, car il se trouve si faible et la tâche dont il va désormais assumer la responsabilité est si grande ! De plus, en ces temps troublés, la situation du pasteur à la tête de la paroisse est attristante. Il est placé entre la libre-pensée fanatique qui règne au dehors, et l'indifférence religieuse qui gagne peu à peu chacun de ses paroissiens. L'Eglise, où il exercera son ministère, sera, il le sait, en butte aux critiques les plus âpres. On lui reprochera de ne s'être jamais occupée de ceux au milieu desquels elle s'élève, de former un rempart contre toutes les réformes justes, une forteresse où s'abritent les iniquités sociales, où subsistent les abus des temps anciens ! On l'accusera d'être d'une autre époque, une survivance des siècles passés ! On lui fera surtout un grief de son inactivité en matière sociale, de son désintéressement pour tout ce qui se rapporte à la vie d'ici-bas !*

*C'est pour chercher une réponse à ces objections que nous avons entrepris ce travail. Là est tout notre propos.*

*D'ailleurs, de tous côtés, ce problème angoissant de l'Eglise attire l'attention de ceux qui la voudraient réellement forte et conquérante. C'est en Angleterre, le livre si documenté de Richard Heath : *The Captive City of God* (1905). En Suisse allemande, la critique si serrée de Hans Faber : *Das Christentum der Zukunft* (1904) ; le réquisitoire si sévère pour l'Eglise et l'enthousiasme vibrant pour*

le socialisme de Hermann Kutter dans ses livres : *Wir Pfarrer* (1907) et surtout *Sie Müssen* (1907). Mais peu d'hommes nous semblent avoir saisi le tragique et la profondeur de notre situation présente autant que certains chrétiens sociaux des Etats-Unis. Et au premier rang parmi ceux-ci, nous trouvons Josiah Strong et Walther Rauschenbusch.

Josiah Strong, né en 1847, fut, pendant plusieurs années, pasteur dans l'Ohio. En 1886, il publia un livre « *Our Country* » qui eut un grand succès (175.000 exemplaires se vendirent en peu de temps) et fut traduit en plusieurs langues. En 1893, il fit paraître un autre livre : *The New-Era or the coming Kingdom*, qui exerça aussi une immense influence (50.000 exemplaires vendus). De 1886 à 1898, il fut secrétaire de l'Alliance évangélique des Etats-Unis. Mais de plus en plus passionné pour les questions sociales, il fonda en 1902, avec le Docteur Tolman, une association : « *l'Institut américain du Service social* » — *American Institute of social service* (1) — qui a pour devise : « *L'amélioration sociale et industrielle.* » Cet Institut exerce spécialement son activité au sein des Eglises américaines afin

(1) Le but principal de cet *Institut* est de recueillir, par tous les moyens possibles, les faits, les suggestions susceptibles de déterminer une amélioration dans la société, et de les faire connaître, afin d'éduquer l'opinion publique et d'aboutir à des réformes. Cet *Institut* a, déjà, exercé une grande influence aux Etats-Unis : c'est ainsi qu'en 1907 il organisa une exposition d'appareils destinés à empêcher les accidents fréquents dans les manufactures et les ateliers en Amérique. Son but était de montrer aux patrons comment il leur était possible de protéger la vie de leurs ouvriers ; le gouvernement américain comprit la nécessité d'une telle exposition et la transforma en exposition permanente. L'*Institut* a beaucoup de collaborateurs étrangers et étend son influence sur les instituts similaires qui existent ailleurs, particulièrement en Angleterre et en Suède. Il est, aussi, en rapport avec des sociétés semblables dans d'autres pays. C'est ainsi qu'a déjà eu lieu un considérable échange d'informations entre les diverses nations, dont les résultats ont été condensés dans le livre de Strong le « *Social Progress* ».

de créer des « classes » de Christianisme social parmi les chrétiens : il y a, déjà, plus de 300 groupes constitués pour cette étude systématique des problèmes sociaux. Un journal, *The Gospel of the Kingdom*, qui forme le lien entre toutes ces classes, traite, chaque semaine, les sujets économiques et sociaux au point de vue chrétien et biblique. Ces groupements sont tout à fait indépendants des Fraternités du Royaume. Dans notre étude, nous nous occupons spécialement du livre de Strong : *The New-Era*, qui constitue un magnifique manifeste du Christianisme social et qui est rempli d'un sens pratique authentiquement américain.

Walter Rauschenbusch est professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Théologie de Rochester. Il a fait paraître, en 1908, un livre sur le Christianisme et la crise sociale, *Christianity and the social crisis*, qui a exercé une grande influence sur les chrétiens de langue anglaise. Il est aussi un membre très influent du mouvement américain des « Fraternités du Royaume » — *Brotherhoods of the Kingdom* — groupements chrétiens-sociaux qui se fondent, depuis 1892, dans les villes du Nouveau Continent, dont le but essentiel est la réalisation du Royaume de Dieu sur cette terre ; chaque membre par sa vie et par son activité chrétiennes devant aider à la venue de la fraternité qui est « la crucifixion de toutes les ambitions égoïstes ». Le livre de Rauschenbusch est le manifeste de ce mouvement. On sent, à chacune de ses pages, que l'auteur n'a adressé des critiques à l'Eglise que par amour pour elle. Ce ne sont nullement des « coups de massue » qu'il lance à l'Eglise, comme Hermann Kutter, sa pensée n'est pas brutale et agressive. Mais ses critiques sont, au contraire, douces et fines et par cela même beaucoup plus fortes.

A côté de ces deux mouvements américains si intéressants, il nous faut aussi faire mention du magnifique mouvement socialiste chrétien : *The Christian Socialist Fellowship*, organisé à Louisville en 1906. Voici les prin-

cipes de cette Union, (1) tels qu'ils ont été votés à la 4<sup>e</sup> conférence générale, tenue à Tolédo (Ohio), en mai 1909 : « Comprenant que le message social de Jésus, appliqué à l'ère du machinisme industriel, aboutit au socialisme, nous définissons comme suit le programme de notre Union : proclamer le socialisme dans les Eglises et les autres organisations religieuses ; montrer que le socialisme est nécessaire au triomphe complet du Christianisme ; mettre fin à la lutte des classes par l'avènement de la démocratie industrielle et politique ; hâter le règne de la justice et de la fraternité — le Royaume de Dieu sur la terre. » Une quarantaine de groupements locaux existent à l'heure actuelle, avec plus de 1.100 membres et agissent sur les Eglises et sur les foules. Ce mouvement possède un organe vaillant, *The Christian Socialist*, rédigé par E. Carr, journal paraissant tous les quinze jours à Chicago, et qui est une mine inépuisable de renseignements et d'idées ; de temps en temps il donne une édition catholique ou luthérienne, rédigée uniquement par des membres du clergé romain ou par des pasteurs luthériens. Signalons, enfin, que, à l'exemple de l'« Institut du service social » qui publie des leçons pour les adultes des Ecoles du Dimanche sur les questions sociales, *The Christian Socialist* va entrer dans cette voie et faire paraître un cours approprié aux enfants de ces mêmes Ecoles.

La caractéristique de ces trois mouvements américains que nous venons d'esquisser est de mettre à la base de leur activité l'idée du Royaume de Dieu sur la terre. C'est aussi cette vision prophétique et chrétienne au premier chef que nous retrouverons dans notre étude sur « *The New-Era* », de Strong et sur « *Christianity and the social crisis* », de Rauschenbusch.

Il est intéressant, pour nous, de nous rendre compte des

(1) Cf. *Nouvelles d'Amérique*, par W. MONOD, dans l'*Avant-Garde*, 15 oct. 1907. — *Entre socialistes chrétiens*, par W. MONOD, dans l'*Avant-Garde*, 15 avril-15 juin 1909.

idées de ces deux auteurs, car ils nous paraissent être des hommes « représentatifs » de notre époque, comme les appelleraient les Américains. Ils nous montrent les chemins nouveaux dans lesquels l'Eglise devrait s'engager pour exercer une influence toujours plus grande et plus bienfaisante sur les masses. D'ailleurs, si l'Eglise veut reprendre son action sur les individus, comme aux siècles passés, il lui faut se remettre en contact avec les aspirations, les préoccupations de notre génération, donner sa solution aux questions angoissantes que se posent les consciences modernes, et pour cela suivre la direction proposée par Strong et Rauschenbusch. A ce point de vue, nos deux penseurs nous paraissent être les prophètes de l'Eglise de l'avenir !

Nous avons cru devoir rapprocher nos deux écrivains, parce qu'il nous a semblé que leurs livres se complétaient admirablement — l'un, étudiant particulièrement l'Eglise dans son activité spirituelle et dans ses rapports avec les autres communautés — le second, nous la montrant en contact avec le système économique actuel et avec le socialisme. L'Eglise dans son activité intérieure et extérieure, voilà donc les deux faces de la même question successivement envisagées dans les deux livres qui font l'objet de notre travail.

Nous nous sommes, par conséquent, simplement appliqués, dans les quelques pages qui suivent, à exposer les idées de Strong et de Rauschenbusch sur le sujet palpitant de l'Eglise. Chemin faisant, nous hasarderons, parfois, quelques remarques inspirées par la situation assez précaire de nos Eglises et par notre profond amour pour elles.

Par cela même, on pourra reprocher à ce travail de n'être pas assez personnel. Mais ce défaut tient à la nature même de notre sujet. De plus, comment pourrait-on s'attendre à ce qu'un étudiant, qui finit à peine ses années de Faculté, et qui est par conséquent sans une grande expérience encore, émette des idées neuves sur un sujet aussi important et aussi vaste. Ce que nous avons simplement voulu faire, c'est indiquer une orientation nouvelle.

*D'ailleurs, ce sujet mérite d'attirer l'attention des chrétiens de nos Eglises protestantes. Une autre thèse sur le Christianisme Social de Rauschenbusch se prépare à Genève. Et, une traduction du beau livre « Christianity and the social crisis » paraîtra dans quelques mois.*

*Pour nous, nous nous sentons reconnaissant envers ces deux chrétiens sociaux, car dans leur commerce nous avons pris conscience une fois de plus de la tâche sublime réservée à l'Eglise, si elle est fidèle à sa mission. Nous n'aurions nullement travaillé en vain si ces pages conduisaient quelque lecteur à étudier la pensée si forte et si originale de Rauschenbusch et de Strong.*

---

# PREMIÈRE PARTIE

---

L'Eglise d'après Strong



# PREMIÈRE PARTIE

---

## L'Eglise d'après Strong

---

*La mission de l'Eglise. — Nécessité de nouvelles méthodes. — Nécessité du contact personnel. — Nécessité de la coopération. — Application de ces deux principes à l'activité de l'Eglise. — Un enthousiasme pour l'humanité.*

### I. — LA MISSION DE L'ÉGLISE (1)

Rien n'est profane, si ce n'est le péché ; la vie n'est pas scindée ; il n'y a pas un certain point où le christianisme s'arrête brusquement ; autant vaudrait empêcher les atmosphères de deux pays de se mêler par dessus les montagnes qui servent de limites à ces deux pays.

VINET.

Nous avons hérité des premiers siècles, une conception étrange, un dualisme dangereux qui divise notre vie en deux par la séparation du sacré et du profane. Dans le cours des âges, l'Eglise était considérée comme sacrée, l'Etat comme profane ; l'activité du clergé était sainte,

(1) Josiah STRONG. — *The New-Era*, p. 222.

aussi devait-il mener une vie sans souillure, les occupations du laïque étaient profanes et il n'était pas tenu à avoir une existence aussi sainte. Partout existait un conflit entre l'âme et le corps. Cette tendance aboutit logiquement au monachisme.

Luther et tous les réformateurs du xvi<sup>e</sup> siècle ne voyaient aucune différence entre les actes religieux et profanes. Mais il ne réussirent pas à faire remonter le courant. De sorte que, même de nos jours, « l'Eglise se contente d'occuper, comme constituant sa province, une petite partie seulement de la vie humaine ». Le sacré seul lui appartient.

« Pour qu'elle obtienne une vue plus claire et plus véridique des choses il faut, dit Strong, que l'Eglise regarde à son Maître et étudie son exemple et son enseignement. Celui-ci ne commença pas à prêcher avant trente ans. Dira-t-on, pour cela, que seules les trois années du ministère public du Christ furent sacrées, tandis que les trente autres furent profanes ? Etait-Il moins divin, moins beau aux yeux de son Père, moins consacré à sa grande mission lorsqu'Il se penchait devant son établi de menuisier, que lorsqu'Il enseignait dans la synagogue ou sur la montagne ? » C'est un fait reconnu par tous que, pendant son ministère, Il s'occupa des corps aussi bien que des âmes. Il est certain que si Jésus vivait encore au milieu de nous, Il montrerait le même intérêt pour le bien-être physique, car « Il est le même hier, aujourd'hui, demain. (1) » Jésus aimait l'homme, tout l'homme, c'est ce qui nous explique son attitude à l'égard de tous ceux qui s'approchaient de lui. C'est à l'école de son Maître qu'il faut que l'Eglise se mette. Car elle ne pourra atteindre les masses qu'en se plaçant sur leur propre terrain.

Certes, « la différence entre le physique et le moral est réelle, mais elle ne justifie pas la distinction du profane et du sacré. Le physique existe pour le spirituel et c'est

(1) Hébr. 13 : 8.

de lui qu'il tire sa dignité et sa valeur, mais cette constatation ne garantit pas l'assertion que l'un appartient à Dieu ou le sert plus véritablement que l'autre. Certains actes conduisent plus directement que d'autres à des fins morales, certaines habitudes sont plus nobles, d'autres plus basses, mais tout ce qui est légitime est un pas, quelque part, sur le grand escalier qui mène à Dieu. »

« La vieille conception que la sphère de l'Eglise, c'est le sacré et qu'elle doit seulement avoir affaire avec l'âme, peut être acceptée par nous, pourvu que nous élargissions assez notre horizon pour nous rendre compte que toutes les créations de Dieu sont sacrées et que tout se rattache à l'âme. « Voilà, certes, qui agrandit démesurément la mission de l'Eglise. Le résultat de son activité est la venue du Royaume de Dieu. Or ce Royaume n'est pas divisé : aucune partie n'est au-dessus de l'autorité du Créateur ou en dehors de son plan. Il en résulte que « les terrains houilliers et les climats, la latitude et la longitude, les chaînes de montagnes et les sinuosités des côtes, le Gulf-Stream ainsi que l'équinoxe, font partie de ce plan aussi bien que la naissance ou la mort du Christ ». Cela ne veut pas dire que le Royaume de Dieu soit simplement un paradis matériel. Il ne consiste pas « dans le manger ni dans le boire, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie par l'Esprit saint (1) ». Seulement il ne faut plus mépriser le corps ou le regarder comme l'ennemi de l'âme, mais le considérer comme son serviteur, son aide. Ils ne sont plus ennemis, mais alliés.

En résumé, ces deux idées du physique et du moral sont unies dans la notion du Royaume de Dieu.

A notre époque, remarque Strong, on parle beaucoup du ciel, beaucoup de l'Eglise ; et on pense que la tâche de cette dernière est de préparer les âmes pour l'au-delà, et il est facile de constater combien rarement on parle du Royaume. « Jésus, au contraire, a très peu fait mention

(1) Rom. 14 : 17.

du ciel ; Il ne nomme que deux fois l'Eglise (1) et son enseignement roulait entièrement sur le Royaume. » Il pensait que la véritable façon de préparer les hommes à faire la volonté de Dieu dans les cieux était de leur enseigner à accomplir cette volonté sur la terre, « que le meilleur moyen, même le seul, de faire entrer les hommes dans le ciel était de faire entrer le ciel dans les hommes ».

Nous pouvons voir maintenant plus distinctement quelle est la mission de l'Eglise. Elle est le corps dont Jésus est la tête : la tâche du corps est d'accomplir les pensées de la tête. Ce fut le mobile de la venue du Christ d'inaugurer le Royaume de Dieu sur la terre. C'est, alors, le devoir de l'Eglise de travailler jusqu'à ce que les royaumes de ce monde deviennent les royaumes de notre Dieu.

Cette mission, jamais l'Eglise ne l'a véritablement comprise. Elle s'est contentée de regarder le monde comme une ruine impossible à relever, mais elle n'a jamais pensé qu'il était de son devoir d'essayer de restaurer ces débris. Elle a cru que sa tâche serait terminée lorsqu'elle aurait préparé les hommes à accomplir la volonté de Dieu dans les cieux.

Si l'Eglise avait saisi la vraie signification de l'idée du Royaume, complètement différente eût été son histoire. Mais sa conception resta toujours si étroite qu'elle a perdu beaucoup de son influence. Cependant, malgré toutes ses fautes et ses erreurs, nous devons conserver une grande reconnaissance à l'Eglise, car c'est elle qui a sauvé la société en la gardant de la pourriture. Son œuvre de salut fut si précieuse et si vaste dans le passé, malgré ses faibles forces, ses méthodes défectueuses, que nous devinons quelle puissance incomparable elle serait, si, plus fidèle à son Maître, elle devenait toujours davantage le promoteur de tout bien et l'ennemi de tout mal.

Elle resta trop longtemps inactive, voilà pourquoi, selon Strong, beaucoup d'œuvres naquirent à côté d'elle pour

(1) Matth. 16 : 18 ; 18 : 17.

faire ce qu'elle délaissait. Ce sont toutes les institutions de jeunesse, les ligues contre l'alcoolisme, l'immoralité..... Certes, nous devons nous réjouir de leur éclosion. Mais si l'Eglise avait reconnu le lien qui l'unissait à la société, jamais ces œuvres n'auraient eu besoin de voir le jour. De plus, toutes ces organisations tirent leurs membres, leur inspiration de l'Eglise, mais leur succès n'est pas son succès, leur influence n'est pas son influence.

Passant maintenant des principes aux faits et aux questions pratiques, demandons-nous quels résultats s'ensuivraient si l'Eglise acceptait d'élargir la conception de son activité :

1°) « *L'Eglise serait animée d'un courage nouveau et indomptable*, le courage qui provient de la pleine assurance d'une victoire finale et complète. » Le Christianisme doit conquérir toutes les nations pour réaliser le règne de paix et d'amour ici-bas ; de plus, il doit anéantir tout mal, toute souffrance sur cette terre. Quel enthousiasme, par conséquent, devrait s'emparer de tous les chrétiens et de l'Eglise !

2°) « *L'Eglise deviendrait le champion des réformes nécessaires*. Presque dans toutes les communautés on peut voir les Eglises vivant au milieu du mal, en paix avec lui. » Certes, les chrétiens s'élèvent parfois contre lui, mais rarement les Eglises, en tant qu'institutions. Quand un membre d'une communauté cesse de combattre ses propres péchés, de lutter contre ses passions, il est traître à son Dieu ; de même lorsqu'un citoyen du Royaume des cieux est en paix avec les péchés de la société, il devient traître au Royaume.

Le paupérisme, la criminalité, l'amoralité, voilà des obstacles à la venue du Royaume. Il appartient donc à l'Eglise de les faire disparaître. Puisqu'elle doit soulager le pauvre, il est de son devoir de rechercher les causes de la pauvreté ; il en sera de même de l'immoralité et de toutes les autres plaies sociales.

En agissant ainsi, l'Eglise reconnaîtra qu'il faut que

son œuvre soit constructive aussi bien que destructive. C'est une considération importante qui fut trop longtemps négligée. Il ne sert à rien de détruire si on ne peut aussitôt remplacer. Car « la nature humaine, aussi bien que la nature, a horreur du vide ». La devise de l'activité chrétienne doit être d'arracher le mal et de le remplacer par le bien.

3°) Tout ce que nous venons de dire nous conduit aux méthodes employées par les Eglises institutionnelles. L'Eglise qui a adopté ces principes *reconnait son devoir à l'égard de l'homme tout entier*. Elle veut cultiver le corps et l'esprit aussi bien que le cœur. Pour s'opposer aux influences démoralisantes qui s'exercent sur ses membres, l'Eglise accentue son caractère social. Le gymnase, la salle de lecture, l'enseignement ménager, les salles de jeux et de bains : voilà les avantages de telles Eglises. Il va sans dire que l'Evangile reste toujours au premier plan et que la conversion est prêchée dans toute sa rigueur.

4°) L'Eglise aurait « une influence plus grande pour *faire pénétrer la religion dans la vie ordinaire*, celle de tous les jours, et pourrait ainsi spiritualiser le profane ». « Il est difficile de piocher des pommes de terre ou de construire une machine à vapeur à la gloire de Dieu quand le travail du fermier et celui de l'ouvrier sont considérés comme profanes et sont supposés n'avoir aucun rapport avec la vie spirituelle. Mais quand on s'aperçoit que les lois du monde matériel sont les lois du Royaume de Dieu ; quand on arrive à la conviction que tout acte d'obéissance aux lois que Dieu a établies, qu'elles se rapportent à l'esprit ou à la matière, que chaque essai de travail honnête constituent une pierre de la construction du royaume glorieux qui un jour remplira la terre, alors il est possible que soit que nous mangions, buvions ou travaillions, nous le fassions à la gloire de Dieu. Si nous consacrons ainsi tout acte quel qu'il soit, le fermier et l'ouvrier deviennent des prêtres de Dieu..... La vraie religion est ainsi regardée, non plus comme la caractéristi-

que de certains actes, non plus comme ça et là une petite île de bonté et de félicité dans la grande mer des expériences du monde, mais plutôt comme le sel qui pénètre chaque goutte de l'océan, qui est dans chaque vague, dans sa ride et dans la blancheur de l'écume ». « De la richesse de l'océan vous ne pouvez puiser un seul verre d'eau qui ne soit imprégné de sel. Ainsi il ne doit y avoir aucune heure, aucun moment de la vie, aucune grande vague de pensée, aucune parole, aucun silence, aucune espérance profonde ou superficielle de la vie, aucun élément caché du caractère que le sel d'une énergique aspiration chrétienne ne pénètre pas. »

5°) *L'Eglise acquerrait « une connaissance plus claire et plus complète de Dieu »*. L'homme se distingue de la brute par la conscience qu'il possède de lui-même et sans elle toute moralité serait impossible. Cela lui permet aussi d'arriver jusqu'à la connaissance de Dieu. Et plus claire, plus complète sera cette connaissance, plus spirituelle et profonde sera la vie du chrétien.

6°) *L'Eglise « gagnerait bientôt les masses*. Que l'Eglise retourne au Christianisme du Christ et la multitude reviendrait aussitôt à elle ». Charles Kingsley n'a-t-il pas dit avec raison que « si l'Eglise chrétienne, pendant un seul jour, était ce qu'elle doit être et peut être, le monde se convertirait avant le crépuscule ! » Si elle a perdu son influence sur la masse, c'est uniquement sa faute, car elle a fait croire qu'elle ne s'intéressait pas à la vie d'ici-bas et par conséquent aux aspirations, aux désirs de justice, à la haine des iniquités qui soulèvent les foules.

« Le Christianisme est incompris parce qu'il est mal représenté. Si nous pouvions parvenir à faire croire au monde que nous nous intéressons à la réconciliation du capital et du travail, non seulement comme économistes, mais comme chrétiens ; que nous nous intéressons à la purification de la politique, non seulement comme bons citoyens, mais comme chrétiens ; que nous nous intéressons à la salubrité des habitations, non seulement comme

philanthropes, mais comme chrétiens ; que nous nous intéressons au drainage, à la ventilation, non seulement comme hygiénistes, mais comme chrétiens ; que nous nous intéressons au commerce, aux manufactures, à l'agriculture, à la science, à l'art parce que leur progrès prépare la voie à la venue du Royaume ; que, en notre qualité de chrétiens, nous nous intéressons à la santé physique et intellectuelle de l'homme aussi bien qu'à sa santé religieuse — le monde n'aurait-il pas une idée tout à fait différente et beaucoup plus vraie du Christianisme du Christ ? Et si l'Eglise prêchait et vivait un tel Christianisme n'y gagnerait-elle pas rapidement une influence rédemptrice sur la multitude ? »

7°) Finalement, l'Eglise n'attirerait pas uniquement à elle la multitude, qui a des idéals assez bas et grossiers, mais *la minorité qui a conservé des idéals élevés* et a perdu confiance en l'Eglise parce qu'elle faisait si peu au point de vue social. Nous voyons, parfois, apparaître des théosophes qui possèdent un plus haut idéal social que nos Eglises et qui pensent que le Christianisme a fait faillite. Ils oublient que tout ce qu'il y a de beau et de noble dans leurs conceptions, ils le doivent à la doctrine du Royaume de Dieu sur la terre.

Le monde, à notre époque, a besoin d'un nouvel idéal. Qui le lui donnera ? Sera-ce l'Eglise ? Question angoissante pour tous ceux qui ont foi au Christ-Sauveur. Et pourtant quel idéal plus sublime que celui du Royaume de Dieu sur la terre l'humanité pourrait-elle accepter ?

\*  
\*\*

## II. NÉCESSITÉ DE NOUVELLES MÉTHODES (1)

Il ne faut pas déprécier les méthodes, car elles sont indispensables à tout travail sérieux. Cependant c'est

(1) J. STRONG. — *The New-Era*, p. 252.

une grande erreur dans l'activité chrétienne que d'attendre tout de leur efficacité, car on ne peut rien sans puissance spirituelle.

Strong fait remarquer judicieusement que, partout, il y a amélioration des méthodes : en médecine, dans toutes les branches de la science, dans le commerce, dans l'art militaire. Mais dans l'Eglise, seule, les méthodes de travail n'ont pas progressé !

Et l'auteur de *The New-Era* se lamente sur le peu d'influence exercée par les Eglises américaines dans les villes dans lesquelles elles travaillent. Mais, nous aussi, en France, nous pouvons nous attrister en constatant combien maigres sont les résultats de l'activité de nos Eglises. Nombreuses sont celles qui ne s'accroissent pas, qui restent stationnaires, ou pour qui, chaque année marque un nouveau recul ! Même parmi les autres, le résultat répond-il toujours à l'activité déployée, aux efforts accomplis ? Voici, par exemple, une paroisse dans une ville de 30.000 habitants qui compte 263 membres électeurs et qui ne s'accroît, en moyenne, que de 25 membres par an. Dans une autre ville de 125.000 habitants et sur 400 membres se rattachant à l'association cultuelle, l'augmentation annuelle n'est que de 32 nouveaux. Enfin, dans une autre grande cité, sur 408 membres électeurs et sur 527 membres adhérents, il n'y a eu augmentation que de 75 nouveaux membres.

« Pourquoi donc n'y aurait-il pas d'aussi grandes possibilités dans le monde spirituel que dans le monde naturel ? Christ se servait de l'un pour illustrer l'autre et parlait d'un rapport de 30, 60 ou 100 pour un en une année seulement — non pas pour cent, mais pour un. — Trente pour un qu'Il considère comme le rapport minimum, cela signifie 3.000 pour cent. Par conséquent, chaque membre d'une Eglise devrait amener trente autres adhérents. Il ressort qu'une association cultuelle comptant 263 membres, pour s'accroître selon les règles du Christ, devrait s'augmenter annuellement de 7.890 membres nouveaux ! et une

autre ayant 408 membres électeurs devrait aussi recueillir dans l'année 12.240 prosélytes ! Quelle est l'Eglise qui peut prétendre qu'elle met en pratique la parabole du semeur ?

En ce qui regarde l'évangélisation des païens, nous faisons les mêmes constatations. Ainsi : « La population païenne et mahométane du monde a augmenté de 200 millions depuis cent ans ; tandis que les convertis et leurs familles ne s'élèvent pas à 3.000.000 ! (1) »

Devant ces faits angoissants, la conclusion qui s'impose est qu'il faut absolument perfectionner les méthodes de nos Eglises. Celles que nous employons jusqu'à maintenant sont en général par trop insuffisantes et il est temps que nous les adaptions aux nouvelles conditions de notre époque. Il faut que nous fassions la revue des principes de notre activité, car nos Eglises dépérissent rapidement et mourront, si nous ne leur apportons pas immédiatement un remède efficace.

Cette crise que traversent nos Eglises doit produire un retour en arrière et une marche en avant, « un retour à l'enseignement du Christ sur les relations de l'homme avec son prochain, et un progrès dans l'application du Christianisme à la vie organisée de la société ».

La meilleure méthode à employer par les Eglises — à part celle des Eglises institutionnelles qui, vu les dépenses auxquelles elles entraînent, ne peut être appliquée que par les paroisses fortunées — est celle qui a pour fondement ces deux principes : d'abord il faut que chaque membre de l'Eglise prenne nettement conscience de la tâche qui lui incombe ; il faut ensuite que l'Eglise s'organise.

Le premier principe est bien rarement mis en pratique dans nos Eglises. Elles prennent en général un pasteur qui à leur place aime et sauve les hommes. Ainsi les paroisses

(1) Rev. James JOHNSTON. — *A century of protestant missions* p. 9.

siens en arrivent à penser qu'ils peuvent se dispenser de toute activité grâce à l'argent. Le pasteur, payé par eux, est chargé de faire à leur place le travail religieux ! Ils ne disent plus : « Me voici, Maître, envoie-moi, » mais « il est mon mandataire, je l'enverrai à ma place ». Ils n'agissent plus, comme le Bon Samaritain qui prit soin lui-même du blessé. Eux, ils se contentent d'envoyer un billet de banque, chaque année, aux œuvres d'évangélisation et ils estiment avoir rempli tout leur devoir à l'égard des incrédules qu'ils rencontrent tous les jours !

Mais il faut aussi reconnaître que parfois, si les laïques sont oisifs dans une paroisse, c'est la faute du pasteur qui n'a pas su discerner en eux des collaborateurs. Il est indispensable que le pasteur se fasse aider. Comme l'a dit un chrétien « le pasteur ne doit pas faire le travail de dix, mais il doit mettre à l'œuvre dix personnes ». L'Eglise doit ressembler à une ruche où chacun a son activité.

Il faut remarquer que tous les maux dont souffre notre société : criminalité, alcoolisme, immoralité, ont une même cause : la désorganisation et souvent la destruction du foyer. La tâche urgente, par conséquent, de notre époque, est de réorganiser le home : là, l'action de l'Eglise pourra s'exercer par les visites à domicile. Mais ce travail est trop considérable pour le pasteur seul, il a besoin de l'activité des laïques. Jadis les maisons de commerce attendaient que les acheteurs viennent à elles, mais maintenant elles ont des employés qui vont chercher les commandes. Il faut que l'Eglise entre dans cette voie.

Mais si l'Eglise accepte cette tâche, il sera nécessaire qu'elle s'organise fortement. Tout autour de la paroisse se combine, s'unit ; la force ne se trouve que dans une solide organisation. Il faut que l'Eglise, elle aussi, fasse de même. Mais sur quelle base pourra-t-elle le faire ? En appliquant le principe du contact personnel et celui de la coopération.

### III. NÉCESSITÉ DE CONTACT PERSONNEL (1)

Il y a très peu de points de contact (1) entre les ouvriers et les membres des Eglises. Mais il y a encore moins de lien entre les femmes des différentes classes ; « elles vivent aux antipodes sociaux, si toutefois elles ne sont pas dans des mondes complètement séparés ». Pourquoi nous étonner dès lors de l'indifférence que professent les masses à l'égard des Eglises ? elles les ignorent. La critique faite, il y a deux siècles, par Richard Baxter, est encore juste : « le travail de l'Eglise est excessivement retardé par un isolement injustifié. Les chrétiens vivent comme des limaçons dans leurs coquilles, et ne regardent que peu le monde, ne connaissent ni son état ni celui de l'Eglise, et ne se font pas beaucoup de soucis pour le connaître. »

Cette séparation est plutôt judaïque que chrétienne : en effet, au temps de Moïse la pureté s'exprimait par la séparation ; c'est ainsi que le peuple choisi ne devait avoir aucun contact avec les autres, la tribu désignée pour garder le Tabernacle était mise à part. Chez Jésus, le point de vue est complètement différent : les chrétiens sont le sel, le levain qui se mêlent aux autres pour les sanctifier.

D'accord avec le Maître, il faut que, par notre contact personnel, nous amenions chaque homme en relation personnelle avec Dieu : voilà le problème de l'évangélisation dans toute son ampleur. Pour l'accomplir, le travail de persuasion personnelle est indispensable. Cette œuvre, les chrétiens l'ont trop souvent oubliée.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que cette inactivité des laïques provient souvent de notre funeste distinction entre le laïque et le pasteur. Dans ce domaine subsiste encore trop la vieille séparation du sacré et du profane. A ce point de vue, nous pouvons dire que nos Eglises ne se sont qu'à demi réformées des erreurs du catholicisme sur la prêtrise.

(1) Josiah STRONG. — *The New-Era*, p. 271.

Ce travail de contact personnel est donc nécessaire à cause de ses effets sur l'Eglise. La même loi qui régit le monde physique gouverne aussi le monde spirituel : l'exercice est indispensable à la santé de l'âme.

Le travail des visites à domicile contient, en effet, une grande valeur éducative pour ceux qui s'y adonnent : « Il élargit leur horizon et préserve leur vie de la petitesse ; il les oblige à sortir d'eux-mêmes et à cultiver une habitude inlassable de bienfaisance ; il procure des objets définis d'intérêt, d'effort, de prière ; il donne une grande connaissance de la nature humaine. Si la visite est faite au pauvre, elle fait naître un intérêt intelligent pour les grands problèmes sociologiques du temps ; les visiteurs s'approchent du grand cœur de l'humanité et peuvent sympathiser avec lui, et par la quantité d'amour et de sacrifice avec laquelle ils enrichissent d'autres vies, ils sont eux-mêmes enrichis. »

Ce système aura pour résultat de mettre les membres de l'Eglise en contact étroit entre eux, et de vaincre l'indifférence qui est parfois si grande. Il aura, aussi, l'immense avantage de mettre en relation les diverses classes sociales, car il est triste de constater que le centre de l'Afrique ou les régions polaires nous sont devenus beaucoup plus familiers que la vie, les habitudes de ceux qui vivent dans la même rue que nous !

Il est évident que si l'Eglise veut remplir entièrement sa tâche, elle doit connaître exactement le milieu sur lequel elle veut agir. Car l'Eglise, comme l'a dit excellemment le général Booth, n'a pas accompli sa mission tant qu'elle n'a pas établi un « système nerveux » qui la mettra en relation avec chaque homme, avec chaque femme et chaque enfant de sa communauté.

Un semblable contact aura encore pour résultat d'atteindre ceux qui ne viennent plus dans nos Temples. Le monde demande des sacrifices, et tant qu'il ne verra pas les chrétiens faire le don complet d'eux-mêmes, il ne les considérera pas comme les disciples du Maître.

Le sacrifice personnel est nécessaire pour dissiper le

scepticisme. Car à une religion surnaturelle, l'incrédule demande une évidence surnaturelle. Or, quel miracle plus grand lui offrir que celui d'hommes se donnant complètement à leur idéal ? De plus, le don de soi-même est indispensable pour résoudre le problème du paupérisme. Il faut apprendre à donner avec discernement, la charité aveugle faisant plus de mal que de bien. Lorsqu'un pauvre s'aperçoit que mendier lui rapporte plus que travailler, la mendicité devient son métier, et les âmes charitables qui lui ont fait l'aumône sont en partie responsables de sa chute.

Il est aussi à remarquer que, dans nos Eglises, « le diaconat *seul* est officiellement délégué pour s'occuper des indigents..... L'Eglise se décharge sur *vingt personnes* de toutes les questions *sociales* dont le poids repose cependant sur la communauté toute entière. (1) » Mais il faut que l'Eglise envoie à ses pauvres des amis.

Donc ici encore le champ laissé libre à l'activité des laïques est immense.

\*\*

#### IV. NÉCESSITÉ DE LA COOPÉRATION (2)

La tendance à la coopération se manifeste, de nos jours, dans tous les domaines. Seules, les Eglises protestantes semblent rester en arrière.

Certes les différentes dénominations protestantes ont des rapports plus amicaux qu'autrefois entre elles, mais elles vivent encore trop isolées. Semblables aux Juifs et aux Samaritains, elles ne coopèrent que très rarement.

(1) Maurice HOTTINGUER. — *Vers l'Evangile intégral*. Exposé et projet d'une société d'assistance fraternelle, p. 9-10. Nous ne pouvons que mentionner ce manifeste, si éminemment chrétien, et qui devrait être lu et pratiqué par toutes nos Eglises protestantes.

(2) Josiah STRONG. — *The New-Era*, p. 298.

Parfois même des pasteurs de diverses confessions travaillant dans la même ville ne se rencontrent que rarement.

Or il y a des raisons assez nombreuses qui militent en faveur de la coopération.

Elle est nécessaire *pour mettre un terme aux maux causés par la concurrence*. Certes, nous n'assistons pas en France à des luttes terribles entre des Eglises de confessions diverses, comme aux Etats-Unis. Mais lorsque nous constatons que dans un village de 5.000 habitants, il y a une Eglise Réformée, une Eglise Libre et une Eglise Méthodiste, là où une seule suffirait ; que dans un petit village de 2.300 habitants, s'élèvent deux temples réformés, une chapelle méthodiste et une salle darbyste, et se réunissent encore de nombreuses autres sectes ; que dans un autre petit hameau de 1.100 habitants, où habitent deux pasteurs réformés et un méthodiste, les fidèles après avoir assisté au culte du Temple réformé, vont à la chapelle méthodiste, et les enfants après avoir chanté les psaumes réformés vont répéter les cantiques méthodistes ; lorsque nous constatons que les querelles ecclésiastiques sont loin d'être apaisées, — il y a, certes, des motifs sérieux pour parler dans notre pays de la nécessité de la coopération inter-ecclésiastique !

Cette concurrence entre les Eglises a pour résultat déplorable de développer l'esprit sectaire. Beaucoup se dévouent à l'Eglise — non parce qu'elle est l'Eglise du Christ — mais parce qu'elle est *leur* Eglise. Ils en arrivent à mépriser, parfois à haïr les autres Eglises et à croire la leur infaillible. Cet esprit, — est-il besoin de le dire ? — dénature profondément l'esprit du Christianisme. La devise « Chaque Eglise pour soi » dénote autant d'égoïsme que l'autre : « Chaque homme pour soi. » Or tout sentiment égoïste est anti-chrétien par essence.

Une autre raison en faveur de la coopération, c'est qu'elle *diminuerait les dépenses des Eglises*. Chaque confession a son organisation propre, son administration distincte, ses agences particulières, et ainsi chacune perd un

temps précieux, des forces nécessaires et beaucoup d'argent. Pourquoi ne coopèreraient-elles pas puisqu'elles ont chacune le même but ?

La coopération serait encore utile pour *développer les forces latentes de l'Eglise*. Il faut que chacun aide l'autre pour rendre le travail plus productif. La force d'une armée ne réside que dans sa cohésion. L'ensemble de ceux qui travaillent dans nos œuvres ne forme aucune association « qui possède la puissance combative d'un régiment de soldats et rien du tout qui réponde aux mouvements d'une vaste armée exécutant des plans décidés d'avance. Ce dont nous avons besoin, ce n'est nullement d'une compagnie de batteurs de buisson, non plus que d'une foule de chrétiens, mais d'une puissante armée chrétienne qui marchera comme un seul homme. » A l'alliance de toutes les formes du mal qui s'organise de plus en plus, il faut que nos Eglises opposent énergiquement l'alliance puissante de tous les chrétiens qui veulent « surmonter le mal par le bien ».

Sans coopération, les Eglises ne peuvent accomplir *leur mission sociale*. « La majeure partie de la mission sociale de l'Eglise consiste à réaliser les réformes urgentes, et le progrès de presque toutes les réformes repose sur l'éducation de l'opinion publique. »

« Quand la conscience populaire est bien éduquée, l'opinion publique, semblable au soleil, a ses rayons de chaleur aussi bien que de lumière. Et quand ces rayons sont concentrés par la chaire ou la presse sur une iniquité, celle-ci est mise aussitôt en lumière comme par un puissant verre grossissant. Cette injustice, même si elle trouve sa force dans l'ignorance ou l'égoïsme du cœur humain, sera sûrement anéantie. » C'est le rôle sublime de l'Eglise de dénoncer les maux dont souffre la société, d'éclairer et d'émouvoir la conscience publique contre eux !

Et c'est dans cette intention que Strong demande que les Eglises, de plus en plus, s'efforcent de devenir « la conscience de l'organisme social ».

Pour le monde entier, l'ère nouvelle qui s'ouvre sera

celle du rapprochement, de la fédération, de la coopération. Est-ce que les Eglises voudront rester en arrière ? Leur devoir n'est-il pas, au contraire, de se mettre à l'avant-garde ?



#### V. APPLICATION DE CES DEUX PRINCIPES A L'ACTIVITÉ DE L'ÉGLISE (1)

Appliquons ces deux principes que nous venons d'étudier à l'activité entreprise par une Eglise située dans une ville où se trouvent plusieurs dénominations.

Il sera, par conséquent, nécessaire :

1° de trouver un point de contact pour les Eglises et de leur donner un centre commun..... Plusieurs petites églises formeront l'Eglise de la communauté qui sera le siège du Comité exécutif.

2° de cultiver l'amitié entre les Eglises : c'est ce qui manque beaucoup à l'heure actuelle.

3° de favoriser la coopération, comme nous l'avons dit.

4° de développer une plus haute conception de la mission des Eglises.

5° de faire entendre la voix de l'Eglise à la multitude, chaque fois que cela semblera utile.

A cette forme très simple de l'organisation commune des Eglises, on pourra joindre une réunion annuelle entre les diverses Eglises pour discuter ensemble: il ne faut pas se dissimuler l'importance que pourrait avoir, pour notre activité, une meilleure connaissance des milieux dans lesquels nous travaillons et les transformations qui pourraient en résulter.

Il serait, peut-être, encore possible d'ajouter un autre point à ce programme : la visite systématique faite par un *solliciteur* ; spécialement chargé, comme son nom l'indi-

(1) J. STRONG. — *The New-Era*, p. 318.

que, de solliciter ceux qui ne sont encore membres d'aucune paroisse à s'y rattacher. Il y a, par conséquent, une différence entre le solliciteur et le visiteur. Le solliciteur reste un étranger pour la famille qu'il visite, le second peut et doit devenir un ami pour ceux avec lesquels il entre en relations. Le but de l'un est seulement de s'informer, celui de l'autre est d'essayer d'exercer une influence et en gagnant leur confiance de les attirer dans les Temples. La tâche du solliciteur, quoique plus superficielle, peut cependant être féconde en résultats bénis, car bien souvent des familles ne se rendent plus dans les lieux de culte parce qu'elles ne savent où ils sont ou que tout contact a disparu entre elle et la communauté.

Les traits essentiels de cette méthode seront les suivants :

1° les Eglises d'une même ville doivent s'entendre pour partager entre elles le territoire, chacune essayant de faire œuvre profonde dans son domaine.

2° chaque Eglise est responsable de toutes les familles qui ne vont pas au culte, dans sa section.

3° il est bien évident que l'activité d'une Eglise n'est pas limitée par ce partage. Mais elle doit faire attention à ce que chaque famille, résidant dans les limites qui lui sont assignées, subisse l'influence chrétienne.

4° les visites aux familles sont faites au nom de la coopération des Eglises et non d'une Eglise particulière.

5° chaque Eglise conserve sa méthode de travail.

6° les Eglises se rencontreront assez souvent pour se rendre compte du travail accompli, pour dresser des plans, pour profiter des expériences les unes des autres.

Appliquons cette méthode au problème de l'évangélisation des campagnes. Nous trouvons des villages qui ne possèdent pas de Temple, des hameaux où les Eglises sont plutôt mortes. Or, souvent tout près, dans les villes, il y a de fortes Eglises. Le rôle de celles-ci sera d'accepter de prendre soin de leurs voisines. D'ailleurs, ce ne sera que justice, car si les Eglises des villes grandissent n'est-ce pas au détriment des campagnes ?

Dans les endroits les plus écartés, où il ne peut y avoir une Eglise, on enverra un pasteur, de temps en temps, qui aura pour mission de visiter les familles, de distribuer des traités religieux, sociaux, anti-alcooliques, etc..., de tenir des réunions. Il reviendra dans les mêmes hameaux plusieurs fois chaque année. En somme, cette méthode, préconisée par Strong, est déjà, en partie, appliquée en France par les deux bateaux-missionnaires de la Mission Mac-All : le *Bon Messager* et la *Bonne Nouvelle*, qui circulent l'un sur la Seine et l'autre sur la Loire et le long de leurs canaux, en restant quelques jours dans tous les villages qui sont situés sur les berges de ces deux fleuves ; et aussi par les tentes de la Mission Intérieure et par la « Semeuse » de la Mission populaire évangélique.

Appliquons, également, cette méthode au problème de l'évangélisation des villes. Là surtout la coopération est de toute nécessité pour essayer de faire disparaître le soupçon, le mépris, la haine.

Les déménagements, si fréquents chez les ouvriers, rendent indispensables des visites assez rapprochées. Car bien souvent, si l'Eglise perd son influence sur les familles, cela est dû en partie à la mobilité de celles-ci qui auraient besoin d'être suivies par des visiteurs chrétiens, pour que le contact ne soit pas rompu. Il serait aussi nécessaire que les Eglises citadines soient organisées de façon à pouvoir recevoir et garder la jeunesse qui arrive des campagnes. Elles devraient être des foyers brûlant d'amour.

Mais dans les villes, au point de vue de l'évangélisation, Strong distingue entre le quartier des habitations et celui des affaires. Ces deux milieux sont par trop différents pour qu'il soit possible d'y appliquer la même méthode. Si dans le premier, la méthode la meilleure est celle de la coopération des Eglises, dans le second, la méthode la plus efficace sera celle employée par la Mission Mac-All et les Eglises institutionnelles.

La Mission Mac-All ne vise pas à réunir de grand auditoires, mais aspire à avoir plusieurs petites réunions sim-

ples et intéressantes. Dans quelques salles, il y a des réunions chaque soir, dans d'autres deux ou trois par semaine. Les prédicateurs changent ordinairement à chaque conférence.

Cependant, il faut le reconnaître, il y a une grosse difficulté à l'œuvre ainsi comprise. La Mission populaire n'est pas constituée en Eglise et ne cherche nullement à remplacer les Eglises auxquelles elle veut seulement venir en aide. La difficulté est alors de savoir comment mettre les convertis, les prosélytes en relations avec ces Eglises. C'est une question angoissante pour ceux qui dirigent ces œuvres. Car si l'Eglise la plus voisine est endormie ou formaliste, où les nouveaux convertis pourront-ils trouver l'entourage et l'affection dont ils ont besoin ? Peut-être le remède serait-il d'unir les méthodes des Eglises institutionnelles à celles de la Mission Mac-All.

Mais comment organiser alors le travail ? Là encore, la coopération sera utile. Dans cette intention, on pourrait diviser les quartiers commerciaux en sections, chacune assez considérable pour constituer le champ d'activité d'une Eglise, puis bâtir une Eglise institutionnelle dans chacune de ces sections en partageant les frais entre les Eglises. Autour de chaque Eglise ainsi constituée, ouvrir plusieurs salles Mac-All qui auraient chacune pour centre l'Eglise pour laquelle elle recruterait des membres. Qui dira le bien qui pourrait résulter de ce mode d'évangélisation où le ministère de la femme chrétienne, l'activité des diaconesses, surtout dans le travail si important des visites, auraient leurs places, très grandes, très légitimes et très bienfaisantes.

Pour redonner une nouvelle ardeur et un nouvel enthousiasme à notre évangélisation rurale et urbaine, il importe donc que nous mettions en pratique le principe du contact personnel ainsi que celui de la coopération des Eglises.

## VI. UN ENTHOUSIASME POUR L'HUMANITÉ (1)

Une des principales découvertes de notre époque est d'avoir trouvé le « *sens de l'humanité* ». La civilisation moderne rend les relations tellement étroites et solidaires entre les nations, les classes et les individus que l'on peut dire qu'il sera désormais impossible « aux hommes heureux et pacifiques de vivre dans la paix et la joie sans que les autres soient pacifiques et heureux. »

De plus, nous sommes responsables de nos descendants. Chaque génération est l'enfant de celle qui l'a précédée mais elle est aussi la mère de celle qui suivra. Nous sommes très redevables à nos ancêtres. « Si, longtemps avant notre naissance nos aïeux ont influencé nos vies en bien ou en mal beaucoup plus puissamment que celles de leurs contemporains qui habitaient à l'autre extrémité du monde, nous en concluons qu'ils sont beaucoup plus responsables de nous que de ces derniers. »

Dé même nous aussi, nous sommes infiniment plus responsables du caractère de nos descendants que des païens du centre de l'Afrique. Nous avons donc des obligations à l'égard des générations futures.

Aussi, malgré les divergences qui apparaissent entre les classes et les nations, se manifeste l'unité de la race. La science et le commerce même obligent les hommes à accepter dans un but intéressé et égoïste ce que le Christ enseigna comme l'idéal à atteindre : la fraternité de la race. Seulement « la civilisation nous oblige à entrer en rapport avec les autres dans *notre* propre intérêt. Le Christ, lui, nous demandait de nous préoccuper des autres dans *leur* propre intérêt ». « Mais si l'Eglise accomplit sa tâche sociale en appliquant les principes de l'Evangile au salut de la société, son amour doit se mesurer, non à la loi de la justice : « comme soi-même » — mais à la loi du sacrifice : « comme je vous

(1) Josiah STRONG. — *The New-Era*, p. 342.

ai aimés... » Ainsi, *l'amour*, voilà le remède aux maux présents. Un tel amour est réparateur et s'il s'étend à toute l'humanité, il devient un enthousiasme pour l'humanité.

Puisque nous avons besoin d'un tel enthousiasme, demandons-nous comment il peut être allumé et entretenu. « Nous trouverons le feu sacré et l'huile nécessaire à son entretien là où les premiers chrétiens l'ont trouvé. »

Cet enthousiasme fut allumé en eux par *une nouvelle estimation de la nature humaine faite par le Maître* : « Que servirait-il à un homme (même le plus infâme) de gagner le monde entier, s'il perdait son âme. (1) » « Le plus grand honneur qui fût jamais rendu à la nature humaine, la plus noble estimation qui lui fût jamais faite, consista en ce que Jésus goûta la mort pour *chaque* homme. Il ne mourut pas pour Socrate parce qu'il était un penseur, mais parce qu'il était un homme. Il ne mourut pas pour Charlemagne, parce qu'il était un puissant maître ou un guerrier, mais parce qu'il était un homme. Il ne mourut pas pour Shakespeare, parce qu'il était un génie, mais parce qu'il était un homme. Christ s'offrit lui-même pour ces hommes, non à cause des qualités qui les élevaient au-dessus de leurs contemporains, mais à cause de celles qu'ils avaient en commun avec le mendiant du bord de la route. »

Jésus alluma encore cet enthousiasme par *la révélation qu'il fit de la nature humaine*. « Quand Il enseigna que l'homme le plus méprisé pouvait participer à sa vie et lui ressembler, alors ses disciples furent capables d'aimer et de vénérer le Christ possible en chaque homme. »

Une autre source de cet enthousiasme fut *l'amour inaltérable que les premiers chrétiens éprouvaient pour leur Maître*. L'affection qu'ils avaient pour Lui engloba aussi l'humanité. De plus, Il révéla le Royaume de Dieu et ce royaume était bâti sur l'amour de tous en tous.

Mais *toutes ces sources d'enthousiasme nous les possédons encore*. L'enseignement de Jésus sur la valeur de cha-

(1) Marc. 8 : 36.

que l'homme était trop paradoxal et profond pour être entièrement compris par les premiers chrétiens. Mais aujourd'hui, les principes qui en découlent constituent les racines de l'individualisme et de la démocratie modernes. Nous pouvons, de plus, beaucoup mieux connaître le Christ à notre époque, car, assistant à une restauration du Christ historique, nous sommes capables d'agir plus conformément à son enseignement. Nous avons, de nouveau, la vision du Royaume de Dieu et nous sommes convaincus que ce Royaume peut se réaliser ici-bas. Nous savons que les classes, les nations sont tellement liées les unes aux autres, qu'il est impossible que l'une se perfectionne sans l'autre : aussi, nous intéressons-nous à toute l'humanité. Par nos faibles efforts nous pouvons hâter la venue d'une humanité meilleure, et cette pensée remplit notre cœur d'une grande espérance et d'une immense joie. Pourquoi ne nous enthousiasmerions-nous pas pour l'humanité comme jadis ?

Cet enthousiasme unit trois qualités excellemment chrétiennes : la foi, l'espérance et la charité. « Une foi ardente en Dieu, une glorieuse espérance pour l'humanité, un amour dévorant pour l'un et l'autre. »

Cet enthousiasme est nécessaire *pour transformer l'Eglise et par elle le monde*. D'abord un sentiment semblable donne de la vie à la prédication. David Garrick a dit avec justesse : « Nous, auteurs, nous présentons la fiction comme si elle représentait la vérité, tandis que vous, prédicateurs, vous présentez la vérité comme si elle était une fiction. » Une telle ardeur pour les autres doit aussi agir sur le laïque et le transformer en prédicateur. Et de cela résultera le progrès de nos Eglises.

Lorsque nous pensons aux 800.000.000 de païens et que nous réfléchissons à tout le paganisme qui subsiste encore autour de nous, nous sommes tentés de nous décourager. Cette activité missionnaire ne serait pas, cependant, au-dessus des forces de nos Eglises, si elles voulaient l'accomplir. « Considérez les débuts de l'ère chrétienne, alors que la société romaine n'était plus qu'un immense ulcère aux

yeux de Dieu, une puanteur sous les cieux. Les fondements et la charpente de la civilisation étaient païens. Les idées, les habitudes, les coutumes, les lois étaient païennes. La littérature chrétienne, qui depuis a enrichi le monde, n'était pas encore née. Le Canon du Nouveau-Testament n'était pas encore fermé. Excepté pour quelques privilégiés, l'Ancien Testament n'existait pas. Aucune institution chrétienne, aucune loi chrétienne, aucune atmosphère chrétienne pour modifier ce qui ne pouvait être transformé. Et c'est à ce monde païen que fut envoyée une petite troupe d'hommes ne possédant pour toute arme qu'un amour infini pour Dieu et pour les hommes, et que l'Evangile qui avait embrasé leur enthousiasme. Contemplez les résultats..... Nous, avec une Bible dans chaque maison, notre presse et notre littérature religieuses, nos écoles chrétiennes et nos millions de cœurs chrétiens, nous sommes dix mille fois plus à la hauteur de notre tâche, pourvu seulement que nous ayons un enthousiasme chrétien semblable, transformant la puissance latente de l'Eglise en forces vives. »

Un tel enthousiasme amènerait l'Eglise à *voir et à accepter sa mission sociale*. Vouloir sauver le plus grand nombre d'âmes individuelles n'est qu'une partie de son programme, mais son activité nouvelle réclame le perfectionnement de l'humanité, le salut de la société entière. L'Eglise devra, dès lors, s'intéresser au milieu dans lequel elle agit, aux conditions sociales dans lesquelles vivent ses membres.

Un tel enthousiasme aura pour résultat de *faire disparaître toutes les distinctions de classes et de faire cesser la séparation des masses et de l'Eglise*. Car peu à peu la fraternité s'établira. « La caste ne peut pas plus survivre au réveil de l'esprit de l'universelle fraternité que la nuit continuer à l'aurore. »

Cet enthousiasme *sera vainqueur de toutes les difficultés* qui, certes, ne manqueront pas, mais sont d'ailleurs nécessaires pour progresser.

Cet enthousiasme sera *la consécration à Dieu de toute*

*notre activité.* « Dieu aime à être aidé » dit avec raison un proverbe. La meilleure manière de le servir est de l'aider à perfectionner l'humanité et par là, à hâter la venue du Royaume de Dieu.

Enfin, cet enthousiasme sera pour nous *une source de sacrifice* qui ne sera plus pour nous quelque chose de difficile, d'impossible. La société et l'Eglise demandent le plus sublime des héroïsmes : celui du sacrifice. C'est ce que le grand chrétien des siècles passés appelait « mourir chaque jour ». Car « il y a beaucoup de chrétiens qui aimeraient mourir pour Christ, mais à notre époque le Maître demande aux hommes de vouloir *vivre* pour Lui ».

Si les Chrétiens de nos Eglises se levaient résolument à l'appel du Christ, une ère nouvelle commencerait pour l'humanité entière !

---



## DEUXIÈME PARTIE

---

L'Eglise d'après Rauschenbusch



## DEUXIÈME PARTIE

---

### L'Eglise d'après Rauschenbusch

---

#### CHAPITRE PREMIER

---

POURQUOI LE CHRISTIANISME N'A-T-IL JAMAIS ENTREPRIS  
L'ŒUVRE DE RÉNOVATION SOCIALE ? (1)

*Impossibilité de propagande sociale dans les premiers siècles. — Ajournement de la venue du Christ. — Hostilité contre l'Empire et sa civilisation. — Les limitations du Christianisme primitif. — Le rôle prépondérant de la croyance en l'au-delà. — La tendance ascétique. — Le monachisme. — L'influence des rites. — L'intérêt dogmatique. — La substitution de l'Eglise au Royaume de Dieu. — La dépendance de l'Eglise à l'égard de l'Etat. — La disparition de l'Eglise démocratique. — Le manque de compréhension scientifique de la vie sociale. — Ces causes historiques et la vie moderne.*

Chaque époque doit être jugée en elle-même, dans ses moyens d'action et dans son enchaînement naturel... Il faut se demander d'époque en époque, de génération en génération, de quels moyens de vie, d'action, de culture disposaient les hommes, à quelles difficultés ils étaient en proie, quel était le péril ou la pesanteur de leur tâche, et rendre justice à chacun sous le fardeau.

Jaurès.

(1) Cf. W. RAUSCHENBUSCH. — *Christianity and the social crisis*, p. 143.

Strong, dans son livre *The New-Era*, nous a montré quel-le devait être l'activité d'une Eglise moderne, voulant exercer le maximum d'influence sur ses membres et sur le milieu environnant par le moyen de l'évangélisation. L'auteur était encore pasteur lorsqu'il composa ce plaidoyer si vibrant en faveur d'un élargissement de la mission de l'Eglise. On s'aperçoit qu'il se trouve en pleine mêlée, aux prises avec des conceptions étroites et surannées ; aussi ses pages sont-elles d'un intérêt palpitant pour tous ceux qui rêvent d'une Eglise plus large, forte et conquérante. De plus, chacun de ses chapitres foisonne de suggestions éminemment pratiques.

Tout différent nous apparaît le livre de Rauschenbusch. L'auteur est professeur d'histoire ecclésiastique. Il ne se contente pas de montrer que l'Eglise moderne doit faire une large place à l'activité sociale, mais il approfondit le problème. Il remonte jusqu'aux origines du Christianisme, fait un tableau des difficultés qui ont assailli l'Eglise primitive et énumère les causes historiques qui l'ont empêchée d'accomplir sa tâche rénovatrice au sein de la société d'alors. Puis, revenant aux temps présents, il indique, en termes précis, quel est, au milieu de la crise sociale actuelle, l'enjeu de l'Eglise et quelle attitude doit être la sienne. Dans son livre « *Christianity and the social crisis*, » Rauschenbusch se montre plus audacieux dans sa pensée que Strong, plus avancé aussi que lui sur le terrain social. Il reprend, en somme la plupart des idées de l'auteur de *The New-Era*, mais en les développant, en leur donnant une ampleur et une profondeur nouvelles.



Il est facile d'attaquer une institution que l'on veut détruire et de l'accuser de tous les crimes. C'est ce que ne manquent pas de faire les adversaires du Christianisme de notre temps. Et la principale critique qu'ils lui adressent, c'est de n'avoir rien fait dans le passé pour les classes pau-

vres et déshéritées, de ne rien faire à l'heure actuelle pour toutes les victimes de notre système social, et de ne pouvoir rien faire dans l'avenir. Pour eux, l'incompétence absolue de l'Eglise en matière de rénovation sociale éclate aux yeux de tous. Et voilà la cause de l'antagonisme profond qui sépare l'Eglise et les chrétiens des hommes modernes. On reconnaît, en général, la haute valeur de l'enseignement apporté par le Christ, mais on reproche à l'Eglise de ne l'avoir pas mis en pratique.

Un libre-penseur donnant des conseils à un jeune homme qui va s'engager dans la vie, s'exprime ainsi : « Tu peux retenir ce qu'il y a de meilleur dans le Christianisme, le vague et doux précepte de l'Evangile : Aimez-vous les uns les autres, mais à condition de l'interpréter et de l'appliquer autrement que les Eglises chrétiennes.

« Au Christianisme qui prêcha l'égalité dans un autre monde, mais laissa vivre en celui-ci l'esclavage plus de mille ans après avoir triomphé, la pensée moderne ose dire fièrement : Nous voulons mieux. Nous voulons sur la terre l'égalité de condition entre les hommes.

« Au Christianisme qui prescrit de secourir les pauvres et réduit aux largesses humiliantes de l'aumône le devoir envers la misère, la pensée moderne dit encore : Nous voulons mieux. Nous voulons que l'aumône devienne inutile et soit remplacée par la solidarité sociale. Nous voulons, non qu'on entretienne la misère en la soulageant, mais qu'on l'abolisse en supprimant les causes qui la créent. (1) »

Est-il donc vrai qu'il y ait un abîme entre les aspirations du Christianisme et celles de notre temps ? Le Christianisme n'a-t-il pas en lui les germes d'une humanité nouvelle ? Et s'il n'a pas entrepris, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, le travail de rénovation sociale, n'y a-t-il pas des causes historiques qui expliquent son inaction ? Et cette inactivité sociale de l'Eglise suffit-elle pour affirmer que celle-ci n'a pas exercé une influence profonde sur les siècles

(1) Georges RENARD. — *Paroles d'Avenir*, p. 11.

passés et qu'elle ne peut rien faire dans les temps modernes ?...

\*\*

Pour résoudre ces problèmes que se pose avec angoisse toute âme religieuse, demandons-nous avec Rauschenbusch *quelle était la situation de l'Eglise au début de l'ère nouvelle.*

Ce ne fut qu'après trois siècles d'obscurité et d'oppression que le Christianisme releva la tête et devint la puissance suprême du monde civilisé. Les Eglises chrétiennes se multipliaient dans toute l'étendue de l'Empire romain. Leurs membres étaient si nombreux, leur organisation si flexible et si tenace que l'effort de l'Empire pour déraciner l'Eglise resta stérile. Le pouvoir fut obligé de capituler devant cette force nouvelle. Le Christianisme supplantait le paganisme comme religion d'état.

L'Eglise devint rapidement puissante, et lorsqu'au v<sup>e</sup> siècle les invasions barbares ébranlèrent l'Empire, seule son organisation se maintint. Dans les cités, les évêques deviennent alors les chefs, les protecteurs des pauvres, les gardiens de la loi et de l'ordre. Dans le désarroi et l'insécurité qui régnaient partout, l'Eglise offrait des lieux de refuge. Peu à peu, les évêques et les abbés accrurent leur influence, et devinrent des dignitaires féodaux, parfois même des princes. Le pape eut bientôt en sa possession une grande partie de l'Italie, de sorte que, avec son influence spirituelle, il pouvait lutter d'égal à égal avec les empereurs. L'Eglise avait même son code, ses cours de justice, ses juges. Aussi, à travers tout le Moyen-Age, grande fut sa domination sur la vie morale et spirituelle des peuples, immense fut son pouvoir sur les âmes.

\*\*

Si l'Eglise, avant l'époque moderne, eut une telle liberté

d'action, pourquoi n'a-t-elle pas entrepris l'œuvre de rénovation sociale ? Et en premier lieu est-il vrai qu'elle ne l'ait pas entreprise ?

A cette question *deux réponses* peuvent être faites.

D'abord, d'après Rauschenbusch, il faut bien se rendre compte, que, en dépit du développement et du pouvoir de l'Eglise, *tout travail de reconstruction sociale était alors impossible*. C'est sur les ruines de l'ancien monde que le Christianisme s'éleva. Or, la décadence était trop grande pour être conjurée ; l'Etat était rongé par la corruption ; quelle puissance aurait pu le sauver ? Au milieu de l'anarchie générale, du vice grossier et de la brutalité des barbares, elle-même ravagée par la rapacité des nobles en même temps qu'affaiblie par l'ignorance et l'incapacité de son propre clergé, l'Eglise fit ce qui était en son pouvoir, mais elle ne pouvait faire davantage .

Une telle situation mérite une plus grande sympathie que celle que ses amis ou ses adversaires lui témoignent. Les chrétiens ne s'aperçoivent que du devoir qui n'a pas été accompli et ne tiennent aucun compte des obstacles rencontrés sur la route. Ses ennemis n'ont souvent pas expérimenté quel immense travail est nécessaire pour contrebalancer un mal moral qui a de profondes racines ou pour élever des hommes à un idéal plus haut. D'ailleurs, tous ceux qui estiment que le Christianisme aurait dû arriver à des résultats plus probants ne manifestent-ils pas ainsi leur grande confiance en sa puissance ?

D'autres, par contre, répondront que *le Christianisme a reconstitué véritablement la société*. N'a-t-il pas, en effet, élevé la femme en la mettant sur un pied d'égalité avec l'homme ? N'a-t-il pas assuré la sainteté et la stabilité du mariage ? N'a-t-il pas changé le despotisme des parents en profond amour pour leurs enfants ? N'est-ce pas sous son influence, que l'esclavage a été aboli, que la guerre a été adoucie, que la terre entière fut recouverte d'un réseau d'institutions charitables pour le relèvement du pauvre ? Voilà l'œuvre du Christianisme mais non complète, car

elle est beaucoup plus vaste encore. Son influence, en abattant l'égoïsme, en stimulant les affections, en créant le sentiment du devoir, une soif inextinguible pour la justice et la liberté, fut si subtile et si pénétrante qu'il est impossible à quelqu'un d'en montrer les effets pas plus qu'il n'est possible de se rendre compte de l'effet produit dans l'organisme par tout l'oxygène aspiré depuis le premier mouvement respiratoire.

Cette réponse optimiste nous satisfera moins si nous faisons attention à certaines remarques importantes : par exemple, souvent, lorsque nous nous efforçons de montrer le contraste qui existait entre le Christianisme et le paganisme, nous n'utilisons que les paradoxes des satiriques païens et les sombres invectives des moralistes chrétiens : ce qui facilite singulièrement notre éloge du Christianisme.

De plus, on s'apercevra sans peine que ces bienfaits du Christianisme furent uniquement la suppression de quelques-uns des maux les plus choquants de la société d'alors. C'est ainsi qu'au Moyen-Age, l'Eglise a imposé la Trêve de Dieu ; de nos jours, par la convention de la Croix-Rouge, elle a aidé puissamment à adoucir les souffrances de la guerre ; mais peut-on dire qu'elle ait jamais protesté de toutes ses énergies contre la guerre ? En général, elle a donné son aide aux protestations de la conscience publique contre tout mal intolérable, mais elle a accepté comme inévitable le système social de chaque époque et n'a jamais entrepris de reconstituer la société sur des principes chrétiens.

Enfin, nous devons remarquer que les conséquences les plus importantes du Christianisme sont sorties de son sein en dehors de l'appui de l'Eglise, souvent même contre sa volonté. C'est bien à son influence, par exemple, que nous devons le rang donné à la femme dans notre société, mais indirectement, car ce n'est pas l'Eglise qui a revendiqué ce droit. De même le Christianisme fut un des promoteurs les plus puissants de la démocratie, mais l'influence de l'Eglise fut plutôt contre ce mouvement. Il est facile de

constater que, souvent, elle a été indifférente ou hostile aux effets qu'elle a elle-même produits. Il lui est arrivé de ressembler à une mère qui refuse de reconnaître son fils !

C'est donc un fait avéré qu'il n'y a eu aucun effort combiné, aucune action organisée, afin de transformer et de christianiser la vie sociale de l'humanité.

Cependant il ne faut pas croire que cette faillite soit due à la sage abstention de l'Eglise ; elle provient, au contraire, d'une série de causes historiques qui ont paralysé sa pensée ainsi que sa puissance de rénovation. Ce sont ces causes qu'il nous faut étudier maintenant.



Il est évident que les apôtres n'entreprirent aucune propagande sociale. « Paul ne tint aucun meeting contre l'esclavage, et Pierre n'éleva aucune protestation publique contre les vexations inhérentes au système du fermage des impôts de Rome. *Le droit d'agitation publique dans l'Empire romain était, d'ailleurs, excessivement limité.* Toute tentative de soulever le peuple contre l'oppression du gouvernement ou contre les privilèges particuliers de la classe riche, eût été étouffée avec un empressement inexorable. » A ce point de vue il n'y a aucune comparaison à établir entre les premiers siècles et notre époque où nous sommes véritablement des « citoyens-rois » jouissant d'un droit d'agitation morale presque illimité.



D'un autre côté, toute l'Eglise primitive était dans l'attente du retour du Christ qui pouvait survenir d'un jour à l'autre. Les chrétiens vivaient dans ce perpétuel espoir. Pour Paul, cet événement signifiait « la transformation et la spiritualisation de tout le monde matériel ». Pour tous « c'était un millénium de justice et de bonheur venant sur la terre ; la solution, dans une catastrophe bienheureuse,

de toutes les questions sociales. Les chrétiens étaient alors dans la même situation que ces socialistes révolutionnaires qui refusent tous les palliatifs sociaux qu'on leur offre, parce que le peuple est sur le point de s'emparer du gouvernement. Nous savons, maintenant, que les chrétiens du premier siècle étaient au commencement de l'histoire chrétienne ; ils pensaient, eux, être à la fin. »

Cette attente avait sa répercussion sur toute leur vie. C'est ainsi que Paul se faisait l'adversaire du mariage, qu'il conseillait le détachement de tout ce qui est terrestre. Pourquoi lutter contre l'état de choses existant, contre les iniquités et les injustices sociales, puisque la catastrophe finale approchait ?

\*\*

Sans compter, d'ailleurs, que l'Empire romain persécuteur, et la société païenne immorale et débauchée, *étaient bien naturellement détestés des chrétiens qui ne devaient guère songer à les sauver de la ruine.* Comment l'idéal de vie que les disciples du Christ portaient en eux pourrait-il être réalisé dans un monde qui était tellement incompatible avec lui ? Pouvait-on croire qu'une société si dépravée fût susceptible de se transformer ? Pouvait-on souhaiter autre chose que sa disparition ? Une pareille société n'était-elle pas maudite ?

Et en effet, cette attitude hostile des chrétiens à l'égard de la société contemporaine s'aggrava encore de *la croyance dominante, dans les premiers siècles, que le monde était sous la puissance des démons*, qui pouvaient être non seulement des puissances malfaisantes, mais aussi des puissances tutélaires ou simplement indifférentes. « Les hommes se croyaient entourés par eux, comme au Moyen-Age les chrétiens pensaient être protégés par les anges et les saints, ou tentés par les mauvais esprits. » Les chrétiens s'emparèrent de cette croyance aux démons, si répandue au II<sup>e</sup> siècle, seulement ils considérèrent désormais ceux-ci

uniquement comme des êtres malfaisants et maudits, faisant partie de ce Royaume de Satan qui s'opposait à celui de Dieu. Pour eux, ces êtres « n'étaient pas seulement des fictions, mais des esprits séducteurs, réels et terribles, qui, pendant des siècles, avaient asservi le monde et persuadé aux hommes qu'il était de leur devoir de leur offrir des dons et des sacrifices. Tout ce qui était bon dans la civilisation qui fleurit avant l'ère chrétienne, tout ce qui ressemblait dans le paganisme aux rites et aux institutions chrétiennes, tout cela ne constituait qu'une contrefaçon imaginée à l'avance par le démon pour contrecarrer le Christianisme. Ce dernier, en effet, ne menaçait-il pas de lui arracher tout son pouvoir ! »

Et cela nous explique pourquoi le chrétien ne pouvait en aucune manière se mêler à la vie païenne. Car toute vie constituée en dehors du Christianisme était, à ses yeux, sous la dépendance des démons ; et de plus, comme toute existence était alors mêlée d'actes et de cérémonies religieuses, de sacrifices, de libations, de prières, aucun chrétien n'aurait pu s'y associer sans se souiller du péché de l'idolâtrie.



D'ailleurs « *ces premiers chrétiens étaient soumis aux mêmes limitations de la nature humaine que nous* ». Ils se laissaient eux aussi dominer par la puissante influence de la coutume. C'est ainsi qu'avant l'abolition de l'esclavage en Amérique, des milliers de chrétiens trouvaient absurde que l'on estimât ce trafic honteux ou contraire à l'Evangile ; cette institution leur paraissait aussi indispensable que celle de la famille elle-même ! Il en sera, sans doute, de même de toutes les iniquités révoltantes que notre régime économique actuel a conservées et qui, pour le moment, nous semblent un fondement aussi nécessaire qu'inévitable de la structure de la société.

Que pouvait, du reste, l'Eglise aux trois premiers siècles ?

Elle était, en grande majorité, composée d'esclaves et de pauvres, toujours dominés par la crainte d'une persécution, haïs par toute la société. Aussi, pourquoi nous étonner si elle n'a pas entrepris son travail de reconstruction sociale ! Le contraire eût été miraculeux !



Nous nous trouvons, maintenant, en présence d'autres causes qui agirent de bonne heure sur le Christianisme et dont l'influence subsista jusqu'à la Réforme.

Nous voulons parler d'abord *du rôle prépondérant de la croyance à l'au-delà, avec ses conséquences naturelles : l'ascétisme et le monachisme.*

Le judaïsme ne se souciait que de cette vie. Nous voyons par l'Ancien Testament combien peu de place l'espoir de félicité ou de châtiment après la tombe occupait dans la religion juive. L'Ancien Testament est muet sur ce point — pourtant si important — et ce n'est que dans le Nouveau Testament que nous voyons apparaître l'idée de la vie éternelle.

D'un autre côté, le monde gréco-romain avait un intense désir de vie future. « Le grand intérêt porté à la philosophie religieuse, la popularité des mystères, l'enthousiasme suscité en Occident par les vieilles religions de l'Orient, tous ces faits étaient symptomatiques. Les nouveautés apportées par tous ces mouvements religieux étaient les notions d'expiation, de purification des péchés et d'acquisition de la vie immortelle. »

Il fut donc assez naturel que, lorsque le Christianisme se répandit dans le monde païen, il s'empara de ces croyances. Les chrétiens « virent en Christ celui qui délivre de cette terre ; par son incarnation, sa mort et sa résurrection il avait implanté l'immortalité dans la race humaine ; par le baptême, la vie immortelle pouvait être donnée au croyant ; par l'eucharistie, cette médecine de l'immortalité, et par la mortification du corps, le chrétien serait alimenté et pren-

draient les forces nécessaires pour triompher finalement de tous les obstacles qui pourraient l'arrêter ». La vie de l'au-delà prit la première place parmi les préoccupations des chrétiens et relégua au second plan l'attente du Royaume de Dieu. Car ces deux notions étaient complètement différentes : « Le Royaume de Dieu était une espérance collective et sociale qui devait se réaliser sur cette terre. La vie éternelle était une espérance individuelle qui ne devait pas se réaliser ici-bas. Le Royaume de Dieu, c'était la transformation sociale de l'humanité. L'espoir de la vie éternelle était le désir exprimé par l'homme d'échapper à ce monde. » Ces deux idées étaient, par conséquent, divergentes et tandis que le Royaume était « une idée révolutionnaire », la vie éternelle était « une idée ascétique ».

Nous, chrétiens modernes, nous pensons que la vie est bonne, que nous sommes ici-bas pour accomplir la volonté de Dieu et que, pour atteindre ce but, nous avons besoin de toutes nos forces, de toute notre énergie. Les chrétiens des premiers siècles considéraient la vie comme mauvaise ; pour eux « le corps est un sépulcre, le monde une prison ». Ce dualisme de l'esprit et de la matière avait sa source dans la philosophie platonicienne et stoïcienne, non en Jésus.

Il faut bien reconnaître qu'une telle conception de la vie et de la destinée future ne donne pas beaucoup de force pour essayer de transformer complètement la société. Elle entraîne à sa suite *l'ascétisme* qui modèle toute l'existence.

L'ascétisme, en effet, inspirait toute la vie d'alors. Le chrétien ne soupirait plus qu'à être libéré du monde et de son corps. Il tâchait d'avoir le moins de rapport possible avec l'extérieur. Cet ascétisme n'était nullement chrétien. Il identifiait toujours mal et matière. La vie parfaite était, par conséquent, le contraire de la nature. Entraînée sur cette pente, l'Eglise en arriva même à considérer la condition du mariage comme inférieure à celle du célibat, « une relation enveloppant une souillure physique, un compromis avec la vie déchue de l'humanité, une concession à la faiblesse de la chair ». Heureux ceux qui restaient célibataires.

res ! Pourquoi nous étonner, dès lors, si, au second siècle, l'Eglise en vint à honorer la virginité volontaire chez l'homme aussi bien que chez la femme ? Longtemps elle considéra le second mariage comme une tache. Conclusion naturelle : bientôt elle exigea le célibat de tous les prêtres. La séparation entre les laïques et le clergé fut donc nettement tranchée : il y avait désormais dans l'Eglise deux classes d'hommes obéissant chacune à une morale différente.

L'ascétisme ne nuisit pas seulement à la famille, mais toucha encore à la propriété. Sous la pression du mouvement monastique les hommes abandonnaient leurs propriétés et embrassaient la pauvreté. On s'imaginait que plus on devenait pauvre, plus on devenait saint.

Et cette pauvreté devint encore dans l'Eglise un stimulant de l'activité charitable. A ce point de vue, en effet, nous devons reconnaître que dans l'Eglise primitive on donnait infiniment plus que dans nos Eglises modernes. C'est que que dans les siècles passés, on ne considérait pas l'argent comme un bien, mais comme un mal dont il fallait se garder. Le but n'était nullement d'élever le pauvre à une vie plus normale, mais de discipliner l'esprit du donateur. Si les Pères de l'Eglise condamnaient la propriété privée, ce n'était pas parce qu'ils considéraient injuste le fait de posséder, mais seulement parce qu'ils craignaient l'influence de la richesse sur les âmes.

De plus, si les chrétiens de cette époque donnaient si largement, c'est parce qu'ils comptaient par ce moyen obtenir des mérites. « Si le simple chrétien qui vit dans sa famille et jouit de ses propriétés peut être sauvé et gagner le ciel, l'homme qui s'arrache aux siens et se dépouille de ses biens est sûr d'avoir une plus grande récompense. Il acquerra un surplus. »

Il ressort de là que l'effet social du don n'était plus que secondaire. L'essentiel était le don lui-même et non l'aide qu'il permettait de réaliser. « L'aumône était le meilleur moyen de faire pénitence. » Le pauvre devenait « le trésor de l'Eglise, une sorte d'appareil de gymnastique sur lequel les donateurs exerçaient leur muscle moral ».

Il est clair qu'avec des conceptions religieuses semblables « une saine christianisation des relations sociales ne pouvait être entreprise ». Car « aussi longtemps que l'ascétisme gouverna le Christianisme, l'effort de la religion fut d'arracher les hommes à leurs relations sociales au lieu de les placer dans des relations normales ».

Et cependant l'essence du Christianisme est malgré tout sociale. De cette constatation nous avons une démonstration remarquable dans le fait que lorsqu'il voulut échapper à la vie sociale, il ne trouva rien de mieux que d'essayer de construire une autre vie vraiment sociale. « Chaque *monastère* se proposait d'être une communauté idéale. »

La croyance que la vie est gouvernée par des démons et qu'elle est anti-chrétienne fut abandonnée lorsque l'Etat prit à sa charge l'Eglise. La société s'intitula chrétienne. Le pessimisme primitif ne fut pas, cependant, supplanté par une conception plus véridique de ce monde, mais fut remplacé par un autre pessimisme résultant de la philosophie grecque et des idées bibliques.

La philosophie discourait sur la liberté et l'égalité de tous les membres de l'humanité primitive, la Bible parlait d'un âge d'or avant la chute : à cette époque, l'homme se trouvait dans la félicité, libre de tout désir sexuel ainsi que de toute convoitise, ne vivant pas en famille, ne possédant pas de propriété privée, ne connaissant pas la distinction entre le riche et le pauvre. La vie idéale consistait donc dans l'abandon de toutes ces institutions sociales : de là la création de communautés monastiques.

Mais la fondation des couvents occasionna une perte terrible pour l'Eglise. Car « tous ceux qui voulaient vivre chrétiennement se faisaient moines ». Les meilleurs, par conséquent, se retiraient du monde.

Quoique vivant dans une communauté idéale, les moines ne se souciaient nullement de constituer une société parfaite autour d'eux. Ils aidaient le pauvre, non en tant que pauvre, mais parce que leur ascétisme les y obligeait ; ce n'était pas par zèle missionnaire qu'ils élevaient leurs mo-

nastères dans des régions inconnues, mais parce que là ils se sentaient plus près de leur Père Céleste.

L'érection de ces couvents fit dévier les forces de l'Eglise et contribua à la faillite de son œuvre de rénovation sociale. Car les monastères attirèrent à eux les natures d'élite, les hommes les plus intelligents et les éloignèrent de leurs contemporains.

\*\*

*La déviation du Christianisme vers le ritualisme, le dogmatisme et l'ecclésiasticisme* fut aussi une des grandes causes historiques qui éloignèrent l'Eglise de l'œuvre de rénovation sociale.

La religion des prophètes, ainsi que l'enseignement de Jésus, étaient exclusivement moraux et ne consistaient nullement dans l'accomplissement de cérémonies. Le Christianisme était d'une spiritualité absolue, ne réclamant que des relations pures et saintes entre la créature et son Créateur. Si cette attitude s'était maintenue, le travail de reconstruction sociale eût été plus aisé.

« Mais même dans la première génération, peu de chrétiens purent s'élever à la spiritualité de Jésus et de Paul.. » Les judéo-chrétiens s'attachaient encore trop aux cérémonies ; les anciens païens restaient trop imbus des coutumes, des points de vue de leur ancienne religion. Ce fut un malheur pour le Christianisme. Car si celui-ci était resté purement moral et spirituel, un progrès presque inconcevable eût été accompli dans l'évolution sociale et religieuse de l'humanité ! » Malheureusement les contacts trop fréquents avec le monde païen eurent pour résultat de faire retomber rapidement le Christianisme au rang de la religion telle qu'elle existait avant la venue des prophètes. « Toutes les dévotions essentielles du paganisme refirent leur apparition dans le Christianisme avec des changements insignifiants ; on essaya, dès lors, de plaire à Dieu par les sacrifices, les amulettes, les vœux, les oracles, les fêtes, les

encens, les cierges, les peintures, les statues. Ce fut comme un fourré tropical repoussant après avoir été coupé. »

Par ailleurs, le Christianisme primitif avait des convictions arrêtées, des pensées profondes, mais il n'était pas dogmatique. Que l'on compare, à ce point de vue, les écrits des Pères des deux premiers siècles à ceux qui nous ont été légués par le iv<sup>e</sup> siècle et l'on se rendra compte du fossé qui sépare les deux périodes : dans les premiers on trouvera le souci d'entrer en relations étroites avec Dieu, de posséder une morale élevée ; dans les seconds on apercevra le désir manifeste d'acquérir une bonne doctrine, des dogmes infaillibles. Les dogmes, voilà, à ce moment, l'essence du Christianisme, et avec eux les luttes commencèrent au sein de l'Eglise ; or, on peut dire que « l'amertume de la polémique et l'intolérance engendrée par le dogmatisme de l'Eglise ont été des forces anti-sociales de première importance ». C'est désormais dans ces spéculations, si souvent oiseuses, que les hommes les plus intelligents et les plus habiles se dépensèrent tout entiers. Ces discussions dogmatiques prirent peu à peu la première place et « même la personne de Jésus, qui est la source intarissable de la puissance morale et révolutionnaire contenue dans le Christianisme, fut presque complètement voilée par le Christ dogmatique de l'Eglise ».

Cette double déviation ritualiste et dogmatique du Christianisme fut accompagnée d' « un des changements les plus profonds qui s'accomplit dans l'histoire du Christianisme : *la transformation du simple groupe des croyants chrétiens, qui étaient unis dans la vie sociale par la même foi et la même espérance, en une organisation ecclésiastique solidement établie, autoritaire et internationale* ». L'Eglise devint, dès lors, le centre de tout : elle seule transmettait la vraie doctrine, elle seule avait le pouvoir d'administrer les sacrements qui assuraient le salut, elle seul était capable de défendre la foi, elle seule pouvait absoudre le coupable et sauver le pécheur de l'enfer. « Ainsi l'Eglise fut le grand canal du salut ; hors d'elle, pas de salut. »

Les conséquences d'une semblable doctrine furent désastreuses. « La morale chrétienne devint une morale d'Eglise. Une action était estimée bonne ou mauvaise uniquement parce que l'Eglise l'appréciait ainsi. Elle était toujours bonne si elle servait l'Eglise, car on identifiait la cause de l'Eglise à la cause de Dieu. Il n'y avait pas d'action plus pieuse que de faire bâtir des Eglises ou de doter des monastères. Refuser d'enrichir l'Eglise constituait l'avarice. La charité à l'égard de l'Eglise couvrait une multitude de péchés. »

C'est ainsi que l'Eglise se substitua elle-même au Royaume de Dieu. Les chrétiens consacrèrent dès lors toutes leurs forces à fortifier l'Eglise au lieu de les mettre au service de la venue d'une société meilleure. En abandonnant les sphères élevées dans lesquelles elle s'était maintenue jusqu'à ce jour, la morale chrétienne perdit une grande partie de son influence et devint de plus en plus terre à terre. Grâce à cette substitution, l'Eglise accrut considérablement son pouvoir en absorbant toutes les énergies sociales. Elle « s'interposa entre l'âme humaine et son Dieu » et voila à l'humanité son Créateur. La seule activité vraiment chrétienne était celle qui avait pour but l'Eglise. Toutes les autres préoccupations n'étaient que séculières.

De plus, l'Eglise primitive distribuait tous ses biens aux indigents. Les membres du clergé vivaient, en général, de leur propre travail et ne constituaient pas une charge pour la communauté. Mais la situation se modifia complètement lorsque le Christianisme devint ecclésiastique : il lui fallut un clergé payé par lui. Voilà pourquoi l'Eglise fut obligée d'encourager les dons en sa faveur et elle dut aussi s'employer à les susciter. Donner à l'Eglise, c'était remplir un devoir religieux ; en retour, elle pouvait offrir les plus séduisantes récompenses éternelles.

En résumé, toute l'influence sociale qui appartenait au Christianisme et qu'il aurait pu facilement exercer, fut anéantie du jour où il devint ecclésiastique, où il ne vit plus que son intérêt au lieu de considérer celui de l'humain.

nité. Le mal commença donc dès que l'Eglise se prit pour fin, et cessa de se regarder comme un moyen pour créer la vie chrétienne dans les individus et le Royaume de Dieu sur la terre.



*Les rapports de l'Eglise et de l'Etat* expliquent aussi l'attitude du Christianisme à l'égard du problème social.

Il y a une différence essentielle entre l'Etat et l'Eglise : l'Etat représentant les choses telles qu'elles sont et l'Eglise les représentant telles qu'elles devraient être. Aussi cette dernière doit-elle être toujours en conflit amical avec l'Etat pour le forcer à s'élever plus haut.

Avant Constantin, l'Eglise n'était pas assez forte pour jouer ce rôle de « moniteur moral ». A sa mort, elle se trouva être encore moins libre qu'autrefois. Les empereurs chrétiens considéraient, en effet, l'Eglise comme une partie, une institution de l'Empire, et tenaient les conciles sous leur absolue domination. Aussi, les conducteurs de la chrétienté se transformèrent-ils rapidement en courtisans. Au Moyen-Age l'Eglise possédait de grandes propriétés : ses intérêts correspondaient à ceux de l'aristocratie et du gouvernement. Dès lors, quelle force pouvaient avoir ses protestations contre les maux inhérents à tout pouvoir ? Pour qu'elle conserve son influence il est indispensable qu'elle garde entière sa liberté. Si elle est liée trop étroitement à l'Etat, elle « est dans la situation du fonctionnaire nommé par le parti au pouvoir ».

Il faut, de plus, constater que, même lorsque le Christianisme fut toléré, la foule était exclue de toute participation active au gouvernement. « La politique était l'occupation d'une classe privilégiée. » C'est ce qui fait que l'Eglise ne s'est jamais occupée des devoirs politiques des chrétiens. Même de nos jours, où cependant le peuple a accès à la vie politique, nous continuons à séparer les deux domaines : « La

religion n'a rien à voir avec la politique et avec la sociologie, » disons-nous à chaque instant. Et pourtant, cette division n'a aucun fondement rationnel et ne peut être justifiée. C'est seulement une survivance « de l'époque où le commun peuple était exclu de toute participation à la vie publique ». Cette séparation que nous perpétons a produit des résultats néfastes, car « le peuple possède maintenant ses droits politiques et sociaux et l'Eglise ne lui donne pas encore un enseignement adéquat sur les devoirs correspondant à ces nouveaux droits ». Pourquoi, dès lors, nous étonner si le Christianisme n'a pas entrepris son œuvre de rénovation sociale.

\*  
\*\*

L'Eglise, qui fut démocratique dans les premières années de l'ère chrétienne, aurait dû le rester. Mais au commencement du II<sup>e</sup> siècle elle passa sous la domination des évêques, ce fut le premier pas *vers l'organisation monarchique*, qui, dès lors, s'accrut. Ce pouvoir autoritaire se développa, franchit tous les obstacles qu'on lui suscita, fit reculer toutes les limites qu'on voulait lui assigner, luttait contre les forces contraires, finalement s'empara de tout le pouvoir et atteignit son apogée dans la papauté et dans son absolutisme. « Le clergé devint une hiérarchie ayant à sa base les principes monarchiques. En même temps les laïques furent graduellement évincés de tous les droits d'élection » et durent se contenter de ne plus jouer qu'un rôle passif. En un mot « l'Eglise coulait son organisation dans le moule que lui fournissait la Rome impériale, et quand le moule fut brisé en mille morceaux, l'Eglise, grâce à son système de gouvernement, put se maintenir comme la reproduction ecclésiastique de l'Empire ».

Cet héritage, légué à l'Eglise par le pouvoir civil qui s'écroulait, fut mortel à l'influence sociale qu'elle aurait pu exercer. En agissant ainsi, elle ne mettait pas en pratique

les enseignements de son Maître (1). La conséquence en fut désastreuse pour elle, car « par son organisation, elle contribua à maintenir vivant et actif en son sein l'esprit de despotisme de la civilisation romaine à son déclin ». Même de nos jours, ne constatons-nous pas que l'Eglise romaine a une préférence instinctive pour l'esprit monarchique et une défiance non moins grande à l'égard de la démocratie ! A ce point de vue, il est facile de se rendre compte de la différence qui existe entre l'esprit qu'a développé le catholicisme, et celui qu'a suscité la Réforme et de voir les résultats si différents qu'ils ont produits l'un et l'autre dans des pays divers. « La Réforme a favorisé le progrès des peuples qui l'ont adoptée, parce qu'elle leur a permis de fonder des institutions libres, tandis que le catholicisme conduit au despotisme ou à l'anarchie, et souvent, alternativement, à l'un et à l'autre. Le gouvernement naturel des peuples protestants est le gouvernement représentatif. Le gouvernement *congénial* (*sic*) des peuples catholiques est le gouvernement despotique. (2) » Aussi celui qui chercherait pourquoi l'Eglise n'a pas entrepris son travail de reconstruction sociale trouverait-il dans cette tendance une des principales raisons.

Mais de même, il y a aussi une action de l'Eglise sur l'Etat. E. de Laveleye a dit avec raison que « l'action que la religion exerce sur les hommes est si profonde qu'ils sont toujours amenés à donner à l'organisation de l'Etat des formes empruntées à l'organisation religieuse. (3) » Si le peuple a appris à se servir de sa liberté dans le gouvernement de son Eglise, il s'en passera difficilement dans les affaires

(1) En particulier Matth. 20 : 25-26 : « Jésus, ayant appelé ses disciples leur dit : « Vous savez que les princes des nations en sont les dominateurs, que les grands exercent sur elles un pouvoir impérial. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; au contraire, que celui qui voudra devenir grand parmi vous, soit votre serviteur... »

(2) Em. de LAVELEYE. — *Le protestantisme et le catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples*, p. 19.

(3) *Id.*, p. 20.

publiques. Aussi, il semble que si l'Eglise était restée fidèle à son origine démocratique, il lui aurait été moins difficile d'élever une société sur des bases nouvelles.

\*\*

Enfin, pour entreprendre la transformation complète de la vie sociale, *il eût fallu une compréhension scientifique de la vie sociale*. Or, dans l'antiquité cela était impossible. La sociologie n'est encore aujourd'hui qu'une science à ses débuts. L'économie politique a fait son apparition avec le livre d'Adam Smith sur « *La richesse des nations* » qui est de 1776. La science historique n'est vieille que d'un siècle.

Au Moyen-Age les seigneurs aussi bien que les serfs pensaient que la société avait toujours existé comme ils la voyaient. De nos jours aussi, des gens estiment que le mode actuel de propriété, que la concurrence sont éternels. Pour eux, tout essai de modifier l'ordre économique actuel est une prétention aussi ridicule que celle de toucher à une loi aussi constante que celle de la gravitation. Et cependant, ce n'est nullement en croyant que tout est parfait dans notre vie sociale que nous arriverons à progresser. Le mécontentement, le malaise sont souvent le premier pas vers l'amélioration.

Ce qui a manqué surtout à l'Eglise, c'est le sens historique, l'intelligence nécessaire pour comprendre les faits et les lois des développements sociaux.

\*\*

On ne peut, par conséquent, pas dire que ce soit de propos délibéré que l'Eglise n'a pas entrepris la tâche de régénération sociale ; *cette faillite est due à toute une série de causes historiques*. Ce n'est donc pas « par scrupuleuse adhésion à l'esprit du Christ, et à l'essence de son devoir religieux », que tout ce côté de l'activité sociale fut laissé dans l'ombre, « mais grâce à l'influence de forces étrangères qui,

pénétrant le Christianisme du dehors, en ont fait dévier l'activité et ont entravé le pouvoir moral et révolutionnaire qui lui est inhérent ».

« A première vue une pareille étude de l'histoire chrétienne semble être contre l'Eglise une formidable accusation d'apostasie et d'abandon de son devoir. Mais cette conclusion ne s'impose pas pour quiconque comprend la patience de Dieu ainsi que l'infinie lenteur et l'imperfection du progrès historique. Il faut si longtemps aux nouvelles idées pour s'infiltrer dans les profondeurs de la vie humaine ; si longtemps aux nouvelles conceptions pour acquérir assez d'influence sur les masses humaines pour agir avec efficacité sur elles ; si longtemps à la nature morale du corps social pour être senti à l'extérieur. Quiconque a éduqué des enfants ou des jeunes gens comprendra aisément combien il est difficile de donner une base solide à une intelligence indépendante et à une moralité décidée, et combien d'influences contraires neutraliseront souvent le meilleurs travail accompli par les parents ou les éducateurs. Quiconque a sérieusement essayé de vivre d'une manière chrétienne se rendra compte de la petitesse des résultats par rapport aux efforts..... Lorsque Jésus s'abaissa pour élever l'humanité, il se consacra à un travail qui ne devait pas s'accomplir en un jour. L'intellectuel moderne qui compte des milliers d'années pour l'évolution des sauvages, des centaines de mille ans pour la formation des dépôts géologiques, avec l'éternité dans l'évolution astronomique, doit être prêt à la patience si les résultats complets de l'esprit chrétien ne sont pas encore parvenus à leur maturité. »

De plus, toutes les fois que nous passons ainsi en revue les premiers siècles du Christianisme, nous sommes déçus. Nous nous figurions, qu'à l'origine, l'Eglise était florissante et exerçait une grande influence autour d'elle ! Ne nous avait-on pas toujours dépeint les premiers siècles de notre ère comme l'âge d'or de l'amour chrétien ? Aussi, lorsque nous nous trouvons en face de la réalité, nos illusions se dissipent !

Il faut, cependant, bien faire attention que lorsque nous disons « que le Christianisme dans le passé a largement subi des influences étrangères et a échoué dans sa grande mission, nous ne condamnons pas les hommes du passé. Ils suivaient la lumière qu'ils possédaient et se sont élancés à la poursuite de cette lumière avec une ardeur qui nous fait honte. Si nous avons quelque zèle pour la vérité présente, il est sûr que nous aurions proclamé l'homousie ou que, homoiusiens nous aurions parcouru les rues d'Alexandrie au iv<sup>e</sup> siècle. Si j'avais connu saint François, j'espère que j'aurais eu assez de courage pour devenir un franciscain et pour servir Dame Pauvreté. Si la destinée m'avait placé sur le trône de saint Pierre, j'espère que j'aurais pu efficacement combattre les empiètements du pouvoir séculier sur le saint héritage du Christ et du vicaire du Christ. Mais comme je suis un chrétien du xx<sup>e</sup> siècle, j'espère ne rien faire de semblable. Si les hommes du passé ont fléchi en poursuivant leur idéal, c'est à Dieu qu'ils doivent en répondre. »



Il est aisé de constater que, toutes ces causes historiques, qui ont empêché le Christianisme primitif d'entreprendre son œuvre de rénovation sociale, ont aujourd'hui disparu ou se sont affaiblies dans notre vie moderne. « Le Christianisme s'en est débarrassé, tel un insecte qui perd son ancienne enveloppe en se métamorphosant successivement, et, avec la disparition de chacune d'entre elles, il devient plus capable d'entreprendre son travail de régénération. »

De nos jours, en effet, *l'agitation sociale* ne peut être promptement réprimée comme sous l'Empire romain. Certes, tout mouvement moral rencontre l'opposition de tous ceux dont il met en péril les intérêts. Mais un homme devra tirer les extrêmes conséquences de ses idées révolutionnaires, s'il désire être lapidé ou mis au pilori!

L'Eglise primitive ne s'est pas laissée absorber par de longs labeurs parce qu'elle croyait imminent *le retour du*

*Christ.* Que cette venue marque la fin de notre époque, les chrétiens d'aujourd'hui le pensent encore, mais les vingt siècles qui viennent de s'écouler leur ont appris à compter sur de longues périodes de temps. Cette attente ne constitue donc plus un empêchement à la lutte en faveur des réformes.

De nos jours, nous croyons à l'*immortalité*, mais nous ne sommes pas las de ce monde. Le salut a pris pour nous un autre sens, car il ne signifie plus échapper à l'enfer, mais remporter une victoire complète sur ses péchés. Dès lors, la vie terrestre n'est plus mesquine, inutile, méprisable, mais elle est au contraire le lieu de notre perfectionnement.

*L'idéal monastique et ascétique* disparaît de plus en plus de notre horizon. Nous ne prêchons plus la virginité, mais les saintes joies de la famille. La pauvreté n'est plus un idéal vers lequel nous devons tendre. Au lieu de faire des discours sur la mortification de la chair, nous engageons les jeunes gens à entrer dans les Unions Chrétiennes dans lesquelles ils trouveront des gymnases et des salles de bains pour fortifier leur corps. La religion ne prône plus le retrait du monde, mais, au contraire, sa pénétration complète par l'esprit du Christ. Le monde est, désormais, ouvert aux chrétiens, car c'est là que se trouve le champ d'activité de leur Maître.

La Réforme a détruit *le ritualisme* qui existait dans la religion. Le prêtre meurt de plus en plus dans toutes les dénominations religieuses; c'est au prophète à se lever et à faire entendre son message.

Il est facile de constater que le Christianisme est moins *dogmatique* que dans les premiers siècles; et, par conséquent, une de ses principales forces anti-sociales a disparu.

De plus, dans le passé *l'Eglise* était le centre de la religion; elle absorbait la dévotion aussi bien que la richesse de ses membres. Certes, on peut encore avouer que, pour la grande majorité des hommes, la religion se confine trop dans les étroites limites d'une Eglise. Cependant de plus en plus on se réjouit de voir les chrétiens travailler en dehors

des Eglises à la venue d'une ère nouvelle pour l'humanité, au service de la justice et de la bonté. Pour nos contemporains « la religion est moins considérée comme une institution et plus comme une énergie qui doit se répandre partout ». C'est en poursuivant cette évolution que le Christianisme se rendra de plus en plus apte à accomplir son devoir à l'égard de la société.

Dans le passé l'Eglise donnait une place prépondérante à son clergé ; elle était *mônarchique*. A notre époque la hiérarchie est brisée et le laïque commence à prendre sa place dans la vie paroissiale.

*La science* elle-même vient au secours du Christianisme pour proclamer que les conditions économiques peuvent changer, que les relations sociales sont variables. Nous pouvons, donc, espérer transformer la société, si nous le voulons.

En résumé, nous pouvons dire que : « nous sommes les acteurs d'un grand drame historique. C'est à nous de décider si une nouvelle ère va poindre avec la transformation du monde en Royaume de Dieu, ou si la civilisation d'Occident va descendre au cimetière où reposent les civilisations mortes et si Dieu devra recommencer son œuvre. »

---

## CHAPITRE II

---

### L'ENJEU DE L'ÉGLISE DANS LE MOUVEMENT SOCIAL (1)

*La situation de l'Eglise. — L'Eglise et ses revenus. — Les travailleurs volontaires de l'Eglise. — Vocation et esprit du ministère. — L'Eglise et la pauvreté. — L'Eglise et sa « matière humaine ». — L'Eglise et l'influence démoralisante du commerce. — L'Eglise et la classe ouvrière. — L'appel en avant adressé à l'Eglise.*

Dans ce chapitre, Rauschenbusch montre que le prix élevé de la terre, le travail excessif de la classe ouvrière, le salaire accordé au labeur, l'influence néfaste exercée par le commerce sur ceux qui s'y livrent — tout cela a une répercussion de plus en plus fâcheuse sur le travail et l'activité de l'Eglise et que, par conséquent, ces questions sociales doivent l'intéresser au plus haut point.

Si nous demandons *quelle est la situation réelle de l'Eglise actuellement*, nous constatons qu'elle a besoin d'un point d'appui terrestre permanent et qu'elle tend, par conséquent, à devenir propriétaire foncier. La terre est, de plus, nécessaire à toute extension de son œuvre. Si le prix en est peu élevé, l'expansion de l'Eglise sera aisée, mais si la terre coûte cher, l'activité de la communauté peut être entravée. La spéculation des terrains qui nuit à une multitude d'entreprises et en empêche beaucoup, peut aussi rendre impossible tout travail paroissial. C'est surtout lors de la fondation de missions ou de jeunes Eglises que nous pouvons cons-

(1) W. RAUSCHENBUSCH. — *Christianity and the social crisis*, p. 287.

tater cette influence de la valeur de la terre. Trop souvent « c'est une gelée qui brûle les jeunes bourgeons ».

Quoique le mètre carré de terrain n'atteigne pas, dans notre pays, le prix qu'il atteint à New-York ou à Boston, il nous est cependant facile de constater que la terre est d'un prix élevé dans les quartiers où la population est dense, dans les rues passantes, et c'est là précisément que le travail d'une Eglise est indispensable et peut être fécond en résultats. Remarquons, à ce propos, que ce sont, en général, dans des rues écartées, loin des endroits de circulation intense, que se trouvent à Paris et en province nos Temples et nos salles d'évangélisation. Les loyers constituent une lourde charge pour toutes nos sociétés d'évangélisation et forment presque le quart de leurs dépenses annuelles.

Le résultat de cet état social, c'est que « le travail de pionnier ne peut que difficilement être le produit du zèle spontané de quelques personnes, mais dépend de plus en plus de l'assistance de riches individus ou de missions organisées. Cette situation conduit à la prudence, mais aussi à une organisation officielle ».

Les Eglises sont, en outre, profondément affectées par les besoins de l'industrie moderne qui obligent la population à se déplacer. Les campagnes sont abandonnées et le peuple se rassemble dans les grandes villes autour des magasins, des usines, des entreprises. Aussi les vieilles Eglises rurales aux clochers élancés « ressemblent à Rachel pleurant ses enfants ». L'intérêt d'une paroisse est, donc, dans la stabilité de la population.

De plus, il est nuisible à une communauté de changer trop souvent de local, car les fidèles tiennent plus à un vieil édifice qu'à un nouveau à cause des souvenirs et des traditions qui s'y rattachent. Il ne faut pas oublier, en effet, que « les Eglises sont des organismes qui vivent longtemps, semblables aux arbres, et qui enfoncent leurs racines plus profondément à mesure que passent les années ».

Il résulte de ces brèves suggestions qu'au fond de quelques-uns des plus graves problèmes qui tourmentent l'Egli-

se et ses conducteurs se trouve la question de la terre dans ses rapports avec la vie moderne.



Dans les pays comme le nôtre, où l'Eglise ne vit que par les contributions de ses membres, il est d'une extrême importance, pour le *bien-être financier de la communauté, que ceux-ci aient un revenu sûr et régulier*. L'Eglise a donc le plus grand intérêt à une juste et égale distribution de la richesse. La communauté qui soutient le mieux son Eglise est celle dont la majorité des membres appartient à la classe moyenne. Voilà pourquoi un système social qui répartirait la richesse de façon que chacun ne soit ni très riche ni très pauvre, constituerait le terrain le plus fertile à l'éclosion d'Eglises vigoureuses.

Il y a, par contre, un très grave danger à ce que les Eglises comptent quelques familles riches et une multitude de pauvres. Il est évident, par exemple, « qu'un homme gagnant 2.500 francs par an ne peut pas donner autant à son Eglise qu'un homme recevant 25.000 francs, mais nous pensons, en général, que l'on peut attendre de ces deux hommes une contribution exactement proportionnée à leur revenu. Ne recommandons-nous pas souvent à nos paroissiens de mettre en pratique la loi de la dîme de l'Ancien Testament, supposant que les 10 0/0 d'un salaire de 2.500 francs se trouvent dans les mêmes proportions que les 10 0/0 d'un revenu de 25.000 francs ? » Cette appréciation n'est, cependant, pas juste. C'est ce que nous pourrions facilement constater par l'étude des dépenses moyennes faites par des familles recevant des salaires différents. Voici le tableau que nous pouvons dresser :

| ARTICLES DES DÉPENSES                                      | Tant pour cent des dépenses d'une famille<br>avec un revenu de |                         |                         |
|------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|-------------------------|-------------------------|
|                                                            | 1.225 à 1.500<br>par an                                        | 2.250 à 3.000<br>par an | 3.750 à 5.500<br>par an |
| 1. Subsistance.....                                        | 62 0/0                                                         | 55 0/0                  | 50 0/0                  |
| 2. Vêtements.....                                          | 16 0/0                                                         | 18 0/0                  | 18 0/0                  |
| 3. Logement.....                                           | 12 0/0                                                         | 12 0/0                  | 12 0/0                  |
| 4. Chauffage et éclairage.....                             | 5 0/0                                                          | 5 0/0                   | 5 0/0                   |
| 5. Education, œuvres religieuses<br>etc.....               | 2 0/0                                                          | 3,5 0/0                 | 5,5 0/0                 |
| 6. Protection légale (affaires ju-<br>ridiques, etc.)..... | 1 0/0                                                          | 2 0/0                   | 3 0/0                   |
| 7. Maladie.....                                            | 1 0/0                                                          | 2 0/0                   | 3 0/0                   |
| 8. Confort, récréation mentale<br>et corporelle.....       | 1 0/0                                                          | 2,5 0/0                 | 3,5 0/0                 |

Il est évident que certaines dépenses varieront selon les pays, « mais la principale déduction, qui est, connue en économie politique, sous le nom de « loi de consommation d'Engel », est aussi universelle que la nature humaine..... Les quatre premiers articles renferment les dépenses qui satisfont aux nécessités animales du corps : nourriture, logement, chauffage. Les quatre autres satisfont aux besoins les plus élevés. La proportion dépensée dans le premier groupe diminue avec l'augmentation du revenu, tandis que les dépenses du second groupe s'accroissent avec lui. Dans le premier groupe, la moyenne dépensée par le logement, le chauffage et l'éclairage est la même pour toutes les classes ; il en est presque de même pour le vêtement. Mais la moyenne dépensée pour la nourriture est beaucoup plus élevée chez les familles les plus pauvres. Le corps humain a d'impérieuses exigences pour sa subsistance et ne peut être satisfait au-dessous d'un certain minimum. Si le revenu est petit, il sera presque entièrement englouti pour chauffer la machine humaine, et les besoins plus élevés de

la nature sociale, intellectuelle et religieuse ne pourront être satisfaits. »

Ces explications, quoique un peu longues, étaient nécessaires pour nous faire comprendre que si « un ouvrier gagnant un salaire moyen donne la dîme de son revenu, il est digne du plus grand respect. C'est un don héroïque qu'il fait ». Lorsque, par conséquent, nous engageons nos paroissiens et nous les pressons de donner la dîme de ce qu'ils gagnent à l'œuvre de Dieu, nous commettons une grave injustice à l'égard des membres pauvres de nos Eglises.

L'inégale distribution de la richesse tend à priver parfois nos Eglises de leurs membres les plus pauvres. Car ceux-ci se trouvant dans l'impossibilité de payer une cotisation même très minime, par un sentiment de respect à l'égard d'eux-mêmes, ne demandent pas leur admission au sein de nos communautés religieuses.

Mais la répartition actuelle de la richesse, menace encore l'Eglise d'un autre danger. Si une paroisse se compose d'un grand nombre de salariés et de quelques familles riches, les contributions de ces dernières seront d'une grande importance pour la marche de la communauté. Le départ d'une seule famille fortunée peut suffire à mettre l'Eglise dans l'impossibilité de payer son pasteur ou de subvenir à son entretien. Un tel état de choses engendre presque inévitablement une certaine déférence à l'égard de ces paroissiens aisés. De plus, « il serait étrange que ceux qui sont les appuis financiers de l'Eglise n'aient pas le sentiment que leurs désirs doivent être décisifs au sujet de la nomination et du départ du pasteur ainsi que sur d'autres questions touchant à la vie spirituelle ». Mais alors, nous nous heurtons à une difficulté autrement grave, c'est que bien souvent les gens riches préféreront comme pasteur un courtisan à un saint. Les difficultés les plus variées assailleront l'Eglise ; pour les vaincre, elle ne doit avoir confiance que dans la fidélité et la foi de ses membres.

Cette situation donne au problème de la dépendance une plus grande importance encore. Car les Eglises pauvres dé-

pendent forcément des paroisses riches. Si une petite communauté devient la « mission » d'une Eglise opulente de son voisinage, elle n'a plus aucune entrave financière dans son activité, mais elle perd son indépendance et un peu de sa virilité. Même parmi les Eglises qui se suffisent à elles-mêmes, beaucoup n'équilibrent leur budget que grâce à quelques grosses souscriptions, à la merci desquelles elles sont.

Ces quelques remarques « suffisent à montrer que la prospérité financière des Eglises est liée à la santé économique de la société et que les périls d'une paroisse croissent à mesure que la richesse s'accumule en quelques mains et que les extrêmes sociaux s'éloignent davantage l'un de l'autre. »



Il est de toute nécessité de développer *l'activité des laïques dans les paroisses* et de donner aux fidèles la possibilité d'expérimenter leur foi religieuse dans une œuvre chrétienne. Il faut laïciser le travail de l'Eglise. C'est ce but qu'ont en vue tous les mouvements qui, dans ces dernières années, ont été créés au sein de nos Eglises et en particulier les Sociétés d'activité chrétienne. La pédagogie vous apprend, en effet, que l'on profite davantage de ce qu'on dit soi-même ou de ce qu'on fait que de ce qu'on vous dit. Il est, par conséquent, important pour les Eglises de posséder des femmes et des hommes intelligents et compétents qui ont des loisirs et des forces à consacrer au travail de la paroisse.

Mais, comme le fait judicieusement remarquer Rauschenbusch, si ces auxiliaires volontaires travaillent dans les usines ou les ateliers pendant de longues heures, soumis à des conditions hygiéniques déplorables, il n'est pas étonnant qu'ils soient incapables de consacrer à leur activité religieuse toutes les forces physiques et mentales nécessaires. « Pendant leur jeunesse et tant que leur santé

résiste, ils peuvent s'y vouer ; mais quand la vieillesse survient et que la mauvaise santé épuise leur vigueur, ils devront conserver leurs forces pour gagner leur vie. Ils viendront désormais à l'Eglise pour être encouragés et aidés, mais nullement pour y déployer plus longtemps leur activité ! Si une jeune fille est debout toute la journée du samedi et jusque très tard dans la soirée, son groupe à l'école du dimanche en souffrira. Ainsi les Eglises sont intéressées aux heures et aux conditions du travail. L'épuisement du peuple prive les Eglises de leur aide dans son activité. »

Les qualités requises des laïques pour mener à bien leur activité dans la paroisse sont : une intelligence vive, la capacité de diriger, une grande ingéniosité. Il s'ensuit tout naturellement que les professions qui développent ces qualités fournissent les travailleurs les mieux qualifiés pour l'œuvre que l'Eglise leur confiera. « Les hommes d'affaires, les docteurs, les instituteurs forment des directeurs parfaits d'école du dimanche. » Aussi longtemps que notre vie industrielle continuera à faire de certains hommes de véritables machines et par là oubliera de développer leurs facultés mentales, elle les empêchera de devenir des travailleurs au sein de leurs Eglises. Il résulte de ces considérations que plus les membres qui se rattacheront à une paroisse seront situés au bas de l'échelle sociale, moins celle-ci pourra trouver d'hommes susceptibles de lui venir en aide. Voilà pourquoi, il est de son devoir de s'intéresser plus qu'elle ne le fait d'ordinaire au travail dans les manufactures et aux loisirs accordés aux ouvriers.

\*\*

« Tel prêtre, tel peuple, » dit-on souvent. « L'état de l'Eglise dépend du caractère du ministère et l'état de celui-ci de la santé sociale du peuple. » Le pastorat se recrute surtout parmi les enfants de la classe moyenne, rarement dans les familles riches ou très pauvres. En général, les étudiants en théologie viennent de la campagne ou de la petite

ville, car là les saines conditions de la vie persistent plus longtemps.

La diminution des vocations pastorales est due à des causes multiples : à l'enseignement théologique actuel, à la situation religieuse dans notre pays, aux luttes et aux querelles ecclésiastiques, à la dépréciation du ministère dans les classes riches, au manque de foi chez les jeunes gens (1). Mais une des causes principales est la diminution de la classe moyenne. « Il en est de même d'une fontaine lorsque le rocher qui lui envoie son eau est détruit. »

L'inégalité de la richesse fait encore sentir ses funestes effets sur l'esprit du ministère. L'Eglise riche, la plus égoïste, peut offrir un traitement plus élevé et de plus grands avantages sociaux que la simple paroisse ouvrière très généreuse. « La douceur et la grâce élégante peuvent compter beaucoup plus que le zèle et la spiritualité. L'enthousiasme prophétique peut même être considéré comme un défaut ! L'ambition et l'arrivisme naissent partout et menacent d'envahir la plus noble et la plus sublime des professions ! Quand nous nous apercevons que des éducateurs, des docteurs ont été « commercialisés » pour leur perte, nous nous demandons avec angoisse si le ministère aura assez de souffle divin pour échapper à cette influence ambiante !

« Mauvaise santé, changement de croyances, pénibles expériences dans le pastorat.... font souvent désirer au pasteur de gagner sa vie autrement. » Parfois il reste dans

(1) Cf. sur cette question l'enquête intitulée : *La rareté des vocations pastorales*, publiée par *Le Christianisme au xx<sup>e</sup> siècle*, 10 déc. 1909 au 11 mars 1910. Seulement, comme le manque d'étudiants dans les Facultés de Théologie est un fait général — en Suisse : diminution de 50 0/0 ; aux Etats-Unis sur 4.000 étudiants en 1894 il n'y en a plus aujourd'hui que 3.300 ; au Canada même situation ; en Angleterre des cris de détresses se font aussi entendre ; en Allemagne sur 4.190 étudiants en 1890, en 1909 il n'y en avait que 2.200 ; — il est nécessaire de chercher à ce fait général une cause universelle.

le ministère parce qu'il ne trouve pas un autre gagne-pain, et il se remet à son travail « avec la conscience d'une contrainte économique ». « Pour l'esprit du ministère il est désirable que la porte de sortie soit largement ouverte. La vieille formule : « Une fois prêtre, toujours prêtre », est une antique relique de la religion sacerdotale.

Ainsi les vocations dépendent beaucoup de l'état de la société. Quant à l'esprit du ministère, le pasteur sent que souvent son indépendance tient à l'état social de son milieu.



A l'égard de *la pauvreté*, l'Eglise ne peut rester indifférente. Le nom même de chrétien serait une accusation contre elle, si elle ne s'intéressait pas aux malheureux.

Dans cette intention, on a organisé en Amérique surtout et sur une plus vaste échelle (1) que partout ailleurs, ce qu'on appelle *les Eglises institutionnelles*. « Si j'avais à les définir, dit le Rev. Dickinson, pasteur de Berkeley-Temple à Boston, je dirais que ce sont des *organisations destinées à atteindre tout l'homme et tous les hommes par tous les moyens*. (2) » Ces Eglises, avec toute leur organisation, « essaient de faire pour ceux qui vivent dans des conditions anormales ce qu'ils feraient eux-mêmes s'ils étaient soumis à des conditions normales ».

« Mettre en contact l'Eglise du Christ et les populations

(1) Voici quelques-unes de ces Eglises américaines avec la valeur de leurs bâtiments et leurs dépenses annuelles : Berkeley Temple à Boston : bâtiments : 500.000 francs ; dépenses : 25.000 ; Pilgrim Church Institute de Cleveland : bâtiments : 750.000 francs, dépenses : 10.000 francs ; St-Bartholomew's. Parish House à New-York : bâtiments : 7 millions 500.000 francs, dépenses : 500.000 ; Baptist Temple à Philadelphie : bâtiments : 3 millions 650.000 francs, dépenses : 750.000. (Cf. une visite à St-Bartholomew's. Parish dans *La religion dans la société aux Etats-Unis*, par Henry BARGY, p. 229).

(2) BLISS. — *The new Encyclopedia of social Reform*, article sur Institutional churches.

prolétariennes sans foyer, sans plaisir, sans joie, voilà la tâche à laquelle se sentent irrésistiblement appelés certains chrétiens. Honneur à eux ! Mais cela constitue un terrible fardeau pour l'Eglise, c'est un travail dur et coûteux. »

Mais l'Eglise « a le droit de demander qui la charge de ce fardeau de pauvreté et de souffrances en exploitant, en épuisant et en mutilant le peuple. Le bon Samaritain, muni d'une épée, ne courut pas après les voleurs, il s'occupa de l'homme blessé et laissé seul au bord de la route. Mais si des centaines de bons Samaritains passant par le même chemin trouvent des milliers d'hommes meurtris et gémissant, ils ne seraient nullement de bons Samaritains s'ils n'organisaient des comités de vigilance pour arrêter les meurtriers. Il est à présumer que s'ils n'agissaient pas ainsi, les ânes chargés de porter les blessés à l'hôtellerie, auraient la sagesse de s'enquérir des motifs de leur surcroît de travail. »



L'Eglise ne peut accomplir, seule, sa tâche ; il lui faut pour cela une « *matière humaine* » suffisante.

Cette matière, l'Eglise ne peut la choisir, elle est obligée de prendre ce que la société lui fournit. Si ce qu'elle reçoit ainsi est dégénéré par des fatigues excessives provoquées par la mauvaise organisation sociale, son travail sera forcément négligé.

« L'Eglise peut bien prier comme l'homme sage : « Ne me donne ni richesse, ni pauvreté (1). » La pauvreté et le luxe énervent la volonté et affaiblissent la « *matière humaine* » pour la religion. Tous les deux engendrent l'amour de la paresse, des habitudes d'oisiveté, le mépris de la contrainte sur soi-même, et le penchant à se laisser aller aux émotions passagères. Une religion morale réclame précisément l'opposé. » Pour l'Eglise, l'idéal est donc d'être aidée par des gens de condition moyenne. Voilà pourquoi « un

(1) Prov. 30 : 8-9.

système social qui conduit une petite minorité d'hommes à la richesse et submerge la masse dans la pauvreté est directement hostile aux intérêts de l'Eglise ».



« La nature humaine constitue la matière brute sur laquelle doit se greffer le caractère chrétien... de même la société humaine est la matière brute pour la société chrétienne. » Mais dans la réalité, nous devons reconnaître que l'individu ne présente pas seulement les difficultés inhérentes à sa nature, une volonté alanguie, un penchant pour le plaisir, de mauvaises habitudes, mais encore un esprit et des principes nettement hostiles à l'influence chrétienne. La situation se trouve pareillement changée quand toutes les relations sociales sont dominées par un principe complètement opposé à la conception sociale du Christ. C'est alors la lutte pour la primauté entre deux esprits antagonistes.

Demandons-nous quelle est *la caractéristique du Christianisme et celle du commerce moderne* pour voir s'il n'y a pas incompatibilité complète entre eux.

Le principe dominant du Christianisme est l'amour. Cette règle d'or nous oblige à rechercher constamment ce que nous devons faire à notre voisin. Tout ce qui ne s'allie pas à ce sentiment doit disparaître de la vie du chrétien et par nos efforts personnels nous devons toujours essayer d'augmenter ce domaine de l'amour. Partout où elle s'étend, l'influence chrétienne doit briser l'égoïsme, anéantir l'hypocrisie, faire disparaître les mauvaises passions : la jalousie, la haine, la médisance, le désir anassouvi du gain. Le chrétien doit essayer de réaliser autour de lui le Royaume de Dieu.

Si nous sortons de ce domaine de l'idéal pour revenir à la réalité, nous entrons aussitôt dans celui de l'égoïsme le plus complet. C'est bien, en effet, un système social fondé sur ce sentiment anti-chrétien au premier chef qu'ont élaboré le commerce et l'industrie modernes. C'est le « chacun pour soi » qui domine de toutes parts. Aussi peut-on se rendre

facilement compte des conséquences désastreuses qui surviendront, très souvent, chez le jeune homme ou la jeune fille, qui, après avoir été élevés dans une atmosphère chrétienne, seront jetés, livrés à leurs propres forces, dans un milieu si nettement différent. Et nous sommes obligés de constater que « partout où la loi du Christ agit, elle renverse la loi du commerce ». Si seulement la vie sociale inspirait à tous les travailleurs le sentiment de solidarité morale, elle se rapprocherait alors de la conception chrétienne et la tâche de l'Eglise serait aisée !

Mais telle n'est pas la situation. Le jeune homme, au sortir de son instruction religieuse, se trouve plongé dans la vie industrielle « qui tend largement à contrecarrer et à neutraliser l'éducation et l'enseignement chrétiens ».

Il faut reconnaître que de plus en plus les entreprises commerciales, les usines sont organisées d'après le principe coopératif. Ce système nouveau a de grands avantages inconnus de l'ancienne manière. « Il développe la loyauté et la bonne volonté humaines dans ces groupes. Mais seulement à leur intérieur. » Car il y a toujours des adversaires à combattre, et le principe du commerce reste le même : la ruine des rivaux. Le jeune homme entendra donc parler, pendant les sept jours de la semaine, de haines, de concurrence, de luttes acharnées, et uniquement le dimanche d'amour. Voilà où nous conduit notre système économique actuel.

La conclusion qui s'impose par conséquent à nous est qu'il existe dans notre vie deux domaines absolument distincts où dominent des principes antagonistes. Et n'est-ce pas à ce résultat que sont déjà arrivés tous ceux qui, lorsqu'on parle devant eux de l'unité morale qui devrait exister entre la vie publique et la vie privée, s'écrient : « Ne mêlez pas les affaires et la religion. » « Les affaires sont les affaires. » Telle est la situation troublante imposée aux hommes d'affaires chrétiens par l'antagonisme du Christianisme et du commerce. Vouloir les concilier, c'est essayer de faire ce que le Christ déclarait impossible : « Servir Dieu et

Mammon. » « Quand deux principes moraux sont ainsi journellement en conflit, la question est de savoir lequel des deux sera le plus fort. Car il ne faut pas se faire illusion : si l'Eglise ne peut christianiser le commerce, le commerce commercialisera l'Eglise. » Voilà le dilemme angoissant dans lequel, d'après Rauschenbusch, se débat notre organisation actuelle.

D'ailleurs cet antagonisme ne date pas d'aujourd'hui. Au temps de Jésus il existait déjà. Nous voyons, en effet, dans le Sermon sur la Montagne, la différence qu'il y avait entre sa morale et celle de son époque. Nous admirons les paroles de notre Maître, mais nous ne les mettons pas en pratique. Nous parvenons toujours à en émousser les angles par une exégèse subtile. Il est, d'ailleurs, si facile de tranquilliser sa conscience en disant que les temps sont changés et que son enseignement s'appliquait à ses contemporains !

La situation n'en est pas moins grave pour nous, car en laissant ainsi des principes hostiles au Christianisme dominer sur une partie de notre vie, nous risquons qu'ils ruinent peu à peu la loi du Christ dans le seul domaine qui lui soit encore réservé. Nous sommes placés devant cette alternative : « Ou l'Eglise conquerra le commerce, ou le commerce conquerra l'Eglise. »

\*  
\*\*

Alors que pour les intellectuels la question sociale n'est qu'un absorbant problème intellectuel, pour les travailleurs c'est la question vitale. *Les ouvriers*, de nos jours, réclament leurs droits et on peut dire que le prolétariat est dans les douleurs de l'enfantement.

Ceci est digne de remarque : tant qu'un peuple reste religieux sa première impulsion est de se mettre sous la protection de la religion, sûr que celle-ci doit être de son côté ; il a l'intuition qu'elle est du côté du droit et de la justice. C'est ainsi que les paysans allemands en 1525 se fondaient sur la Bible pour la rédaction de leurs « Douze articles » et

offraient de retirer tout ce qu'on leur prouverait être en désaccord avec la Parole de Dieu. De même le 22 janvier 1905 le peuple de Saint-Petersbourg envahit le Palais d'hiver pour présenter au « Petit Père » une pétition, conduit par un prêtre, portant devant lui la croix du Christ. Dans les deux cas, un massacre épouvantable fut la seule réponse. Il est humiliant de penser que c'est ainsi que fut récompensée la confiance avec laquelle le peuple se tourna vers la religion !

Puisque l'Eglise s'oppose ainsi aux réformes demandées par le peuple, la question est alors de savoir si elle a assez de puissance pour arracher les travailleurs aux mouvements populaires et les maintenir dans l'obéissance. Voilà le problème qui se dresse devant l'Eglise catholique dans son opposition au socialisme : « elle essaie d'accaparer les ouvriers, de les grouper en une organisation solide sous son contrôle, pour les garder du bacille contagieux du socialisme », mais son succès est douteux.

S'il est un pays dont l'étude, sur cette question, peut être particulièrement profitable, c'est l'*Allemagne* : car là, le procès entre l'Eglise et le socialisme s'est déroulé complètement. « Pendant longtemps l'Eglise allemande n'eut aucune sympathie pour le mouvement social. Elle prêchait la loyauté à l'égard du roi, la divine nécessité des classes sociales, la soumission, la pieuse patience. Un socialiste était un païen et un publicain. Elle niait généralement qu'un homme pût être à la fois socialiste et chrétien. Les socialistes, dans leur propagande, représentaient constamment l'Eglise comme la force spirituelle et sociale défendant l'ordre social existant, le rempart des privilèges et des principes conservateurs. Ils ne pouvaient gagner un homme au socialisme qu'en ruinant en lui l'autorité de l'Eglise. » Voilà pourquoi « la social-démocratie allemande professe l'indifférence à l'égard de la religion et la déclare affaire privée ». De nos jours, l'Eglise a été obligée de changer son attitude et de s'engager dans l'activité sociale. Mais elle n'est pas encore arrivée à regagner l'influence qu'elle

exerçait sur les masses. Elle s'est ouverte trop tard à ces nouvelles préoccupations. Le peuple s'est détourné d'elle. Car « l'ancienne vénération du Moyen-Age pour l'Eglise comme seul médiateur du salut a disparu..... Quand le flanc d'une montagne est dénué de végétation et que la racine des arbres ne retient plus la terre pour former un obstacle à la pluie, le sol est emporté dans les vallées. Les rochers sont de nouveau corrodés et peuvent constituer un autre sol, mais à peine formé, celui-ci se détruit aussi. Parce que les rochers sont dépouillés, ils restent dépouillés. » L'Eglise allemande n'a pas compris qu'elle devait s'ouvrir à toutes les causes nobles et justes et leur prêter sa puissance.

Si d'Allemagne nous passons aux *Etats-Unis*, nous verrons une Eglise qui vit en paix avec le mouvement social. Plusieurs chefs du socialisme américain sont d'anciens pasteurs (1). Le peuple a confiance dans les Eglises parce qu'elles sont très démocratiques. Les pasteurs sortent des classes moyennes, et ont été souvent obligés de gagner leur pain avant d'entrer dans le clergé ; de plus, ils s'intéressent profondément à la vie publique de leur pays. Aussi l'Eglise a-t-elle la sympathie des masses ouvrières. Mais il faut avouer que, dans ce pays, le mouvement social n'en est encore qu'à ses débuts. Cependant on peut constater, déjà, un certain mécontentement du peuple. Il est donc à craindre que là aussi le prolétariat ne passe de l'indifférence à l'hostilité.

A propos de cette même question, nous pouvons dire

(1) Nous devons signaler, en particulier, l'influence considérable qui fut exercée dans le parti socialiste, en qualité de conférencier et d'écrivain, par *George Davis Herron*, d'abord pasteur à Lake City et à Burlington, puis professeur de théologie pratique au collège d'Iowa. Sa tendance était plutôt anarchisante ; il préconisait la nationalisation du sol, mais répudiait tout emploi de la violence. (Cf. en particulier : *The Larger Christ, The call of the Cross, The Christian Society, Social meanings of religious experiences*). Josiah Strong a, lui aussi, laissé le pastorat, pour se consacrer exclusivement aux questions sociales.

qu'en *France* nos Eglises protestantes ne sont pas complètement responsables de tous les reproches qu'on leur adresse. Notre peuple ne sait pas faire la différence entre le catholicisme et le protestantisme et celui-ci succombe sous les mêmes railleries, les mêmes attaques que celui-là. Cependant il est facile de constater que le peu d'influence que nos Eglises exerçaient sur le peuple, elles sont en train de la perdre. Ne serait-ce pas parce qu'elles sont trop fermées, n'entendant pas les aspirations, les besoins exprimés par tous ceux qui les entourent ? Et ne pourrait-on pas leur appliquer les lignes que G. Séailles écrivait naguère à propos de la morale chrétienne : « Par cela même qu'elle a durant des siècles présidé à la conduite des meilleurs d'entre les hommes, qu'elle a eu ses martyrs et ses saints, [la morale] l'Eglise chrétienne garde le charme et la séduction de toutes les belles vies qu'elle a inspirées ; mais en fait, dédaigneuse des choses de la terre et de la vie sociale, ce qu'elle néglige ou ce qu'elle ignore est ce qui de plus en plus nous intéresse, ce qui la laisse indifférente est ce qui de plus en plus nous passionne ; ses lacunes répondent à nos besoins les plus pressants. (1) »



Ainsi l'Eglise a un grand enjeu dans la crise actuelle. « Elle peut essayer de rester neutre, mais aucun parti ne le lui permettra. » Si elle reste inactive, elle donnera par cela même son appui à l'état de choses actuel. Si elle perd la confiance des masses, elle abandonne sa classe d'origine. Si elle devient la religion des classes élevées, elle se condamne à une mort lente.

De tout ce qui précède Rauschenbusch conclut qu'une même crise s'étend sur la société et sur l'Eglise. N'est-ce pas la constatation que nous pouvons aussi faire ? Le moment est donc solennel pour la religion. Que l'Eglise

(1) G. SÉAILLES. — *Les Affirmations de la conscience moderne*, p. 53.

fasse attention à la direction qu'elle va prendre, car une occasion splendide lui est offerte de reconquérir son influence sur le monde ! Les circonstances présentes constituent une sommation suprême de l'Eternel à l'Eglise. Il faut qu'elle s'élargisse et qu'elle devienne le foyer d'une vie toujours plus intense !

Remarquons que « dans tous les plus grands mouvements en avant de l'humanité la religion fut une des forces à l'œuvre ». Mais la réciproque est vraie, et à l'aide de l'histoire on peut facilement constater que « les plus grands mouvements religieux en avant ont toujours été provoqués par une situation historique critique ». Il est assez rare, en effet, que les mouvements religieux les plus importants soient purement religieux par leur origine et leur caractère. De cela, la Réforme du xvi<sup>e</sup> siècle est une illustration classique : car, la cause profonde fut la colère des nations du Nord contre l'exploitation financière de la papauté, et pas seulement la restauration de la doctrine évangélique sur la base de la Bible.

De plus, les nations ne déploient toutes leurs capacités que lorsque la religion entre en rapports étroits avec les germes de vie qui sont en elles. C'est ainsi que nous pouvons nous expliquer le rôle considérable joué par des petits peuples, tels que les Hollandais et les Suédois. En éveillant ainsi les pouvoirs latents de l'humanité, la religion a gagné, chez eux, une influence nouvelle.

Nous nous trouvons, nous aussi, au milieu d'un vaste mouvement historique. Saurons-nous en profiter ? « Si le Christianisme ajoutait sa puissance morale aux forces sociales et économiques qui sont à l'œuvre pour susciter une organisation plus juste de la société, il prêterait ainsi un tel appui à la cause de la justice et du peuple que nous pourrions faire lire à nos descendants une page magnifique de l'histoire de l'Eglise. » Et en retour l'essor donné à l'Eglise l'obligerait à sortir de son étroitesse. « Si elle veut consacrer sa vie à cette cause de Dieu, elle la sauvera. Si elle suit les chemins de l'intérêt et de la pru-

dence, elle s'apercevra bientôt que sa sagesse n'était que folie. » Car « si l'Eglise veut se confiner dans la théologie et la Bible et refuse d'accomplir la grande mission qu'elle doit remplir à l'égard de l'humanité, sa théologie deviendra peu à peu une mythologie et sa Bible un livre fermé. »

Mais il faut bien se persuader que « l'Evangile pour exercer une grande influence sur une époque doit être la plus haute expression des vérités morales et religieuses de cette période ». Par conséquent, si l'Eglise n'a aucune conviction arrêtée, ni aucune pensée audacieuse, sur la question primordiale des temps présents, son autorité sur tous les autres sujets diminuera considérablement aux yeux de tous nos contemporains. Mais « l'Eglise ne doit pas permettre que les jeunes gens en pénétrant dans la sphère des pensées religieuses, aient l'impression de se trouver dans une chambre enfumée. Quand le monde engendre un idéal de justice plus élevé, l'Eglise ne doit pas l'ignorer, si elle veut conserver la conduite morale des âmes. »

L'enjeu de l'Eglise dans la crise sociale actuelle est immense. Car si la société continue à se désagréger et à tomber en décadence, elle entraînera l'Eglise dans sa chute. Mais si l'Eglise cherche à accomplir la volonté de Dieu, elle recevra de nouvelles visions d'En Haut ; et portant au monde un nouveau message elle acquerra une nouvelle autorité.

« C'est une conviction enracinée au plus profond de l'Eglise que le monde — tel qu'il est — est mauvais et doit céder un jour la place à la vraie humanité que dirigera l'Esprit de Jésus-Christ. Durant mille cinq cents ans ceux qui désiraient vivre en chrétiens se retiraient du monde mauvais pour mener une existence solitaire. Mais cette conception ascétique est, de nos jours, complètement abandonnée. Aussi sommes-nous en présence de cette alternative : ou l'Eglise doit condamner le monde et s'efforcer de le transformer, ou bien elle doit le tolérer et s'y conformer. Si elle s'arrête à ce dernier parti elle abandonne pour toujours la sainteté de sa mission. L'autre parti n'a jamais été essayé avec foi sur une vaste échelle. Toutes les direc-

tions de Dieu dans l'histoire contemporaine et toutes les suggestions de l'esprit du Christ dans nos cœurs nous engageant à tenter l'épreuve. De ce choix dépend l'avenir de l'Eglise. »

---

## CHAPITRE III

---

### QUE FAIRE ? (1)

« *On ne passe pas* ». — *Foi et repentance sociales.* — *Evangelisation sociale.* — *La chaire et la question sociale.* — *L'Eglise et les lois.* — *Le nouvel apostolat.*

Tout le monde reconnaît que la civilisation chrétienne traverse à l'heure actuelle une crise grave. L'Eglise doit l'aider à surmonter tous les obstacles qui se dressent devant elle, et pour cela il est nécessaire que les chrétiens mettent résolument la main à la charrue.

La question qui se pose à nous est donc celle-ci : « Quels changements sociaux entraînera une réorganisation religieuse de la vie entière ? Quelles sont les institutions qui devront disparaître, les éléments nouveaux qui surgiront ? Quel sera l'idéal chrétien et comment en hâter la réalisation ?

\*  
\*\*

Parfois les chrétiens se sont engagés dans des *impasses*, où leurs efforts ne peuvent être que stériles. Ils ont vu alors ces mots dictés par l'expérience se dresser devant eux : « On ne passe pas. »

Une de ces tentatives vaines consiste à *vouloir revenir aux premiers stades du développement économique*. Ces chré-

(1) Cf. RAUSCHENBUSCH. — *Christianity and the social crisis*, p. 343.

tiens de tendance conservatrice se détournent des progrès de l'industrie et regardent avec regret aux temps passés alors que le contact personnel existait entre le patron et l'ouvrier. Cette époque, selon eux, était meilleure ; il y avait moins d'inégalités sociales, plus de fraternité entre les hommes ; aussi la religion pouvait y fleurir naturellement. Leur intime désir serait donc de nous voir rebrousser chemin de quelques siècles.

Mais il faut bien se rendre compte qu'un tel retour en arrière ne pourrait être permanent. Historiquement, il serait bien difficile — pour ne pas dire impossible — de faire reculer ainsi l'humanité ! En outre, les grandes industries élargissent de plus en plus le champ de la coopération, et cette dernière est l'ennemie acharnée de la concurrence. Nous pouvons donc entrevoir le moment où la lutte homicide fera place à un système social fondé sur ce nouveau principe « qui, tout en conservant la personnalité de chacun de ses membres, leur apprend à travailler ensemble pour le bien de tous (1). »

Par conséquent, l'attitude des chrétiens ne doit pas être complètement hostile au système social actuel, mais elle doit s'efforcer de conserver tous les avantages qu'apporte le progrès et de faire en sorte que ces bénéfices ne soient pas accaparés par un petit groupe d'hommes, mais deviennent le profit de tous. Acceptons résolument l'organisation industrielle telle qu'elle se présente à nous, mais travaillons avec courage à l'avènement d'un système social moins dur pour tous les hommes.

Pour des raisons analogues, il serait inutile d'essayer de réformer la société en *prenant pour base les principes de la législation mosaïque*. Certes, le fondement de ce système terrien tel qu'il nous est présenté dans le *Pentateuque* est

(1) Cf. de BOYVE. — *La coopération au point de vue chrétien*, dans les *Travaux de l'Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales*, Lyon, 1889, p. 106. — Cf. aussi Ch. GIDE, *La Coopération*, conférences, 1900.

juste (1). Mais il ne faut pas oublier que les conditions économiques des Hébreux au temps de Moïse et celles de notre époque sont par trop différentes pour être régies par la même loi. Les prescriptions du Législateur antique ne s'appliquaient, en effet, qu'à une population sédentaire, composée uniquement d'agriculteurs, organisée en tribus sous la conduite de leurs patriarches. Ce serait, par conséquent, folie que de vouloir les donner à notre société. Il nous faut prendre leur bienveillance, leur hardiesse en essayant de faire aussi bien de nos jours, malgré toutes les divergences que le progrès a suscitées. Car ce n'est pas une méthode que nous devons chercher dans la Bible, mais un esprit. Prenons garde que « la lettre tue, mais l'esprit vivifie (2) ».

Une des erreurs persistantes de certains chrétiens est d'*attendre la venue du Christ* et de ne rien faire en faveur de la rénovation sociale. Cette attitude date des premiers siècles de l'ère chrétienne et à l'origine elle constituait un acte de foi en face des impossibilités du moment.

Pour les chrétiens de la primitive Eglise, croire qu'un

(1) Les principales caractéristiques de ce système sont les suivantes : répartition de la terre entre les familles juives par le sort (Nomb. 26 : 52-56), mais cependant le sol n'appartenait qu'à Dieu seul (Ex. 19 : 5). Ce n'est donc pas le communisme qui constitue la base de ce système ; restrictions des droits de propriété : elle ne peut être vendue à perpétuité (Lév. 25 : 23-24), elle peut être toujours rachetée (Lév. 25 : 26-28) ; le travail en est le fondement unique ; les droits des pauvres sont reconnus : année sabbatique (Ex. 23 : 10-11, Lév. 25 : 27) ; interdiction du travail le jour du sabbat (Ex. 34 : 21) ; de tout abus de pouvoir sur les salariés (Deut. 24 : 14). Cf. *Le droit de propriété foncière dans les lois mosaïques*, par P. MINAULT, dans la *Revue du Christianisme pratique*, 15 nov. 1889.

(2) 2 Cor. 3 : 6.

Il nous faut signaler, à ce sujet, l'intéressante tentative de M. Paul Passy qui a fondé, en 1908, une colonie coopérative, d'après les principes de Moïse. Cet essai est, d'ailleurs, encore trop récent pour que l'on puisse présager ses résultats. Si elle réussit, ne serait-ce pas une sérieuse contribution apportée à la question sociale ? et ne montrerait-elle pas à nos Eglises dans quelle direction elles doi-

jour la société passera par une transformation complète et sera gouvernée entièrement par le Christ, constituait une marque de confiance inébranlable dans le Seigneur. Pour les chrétiens d'aujourd'hui, au contraire, cet ajournement de temps meilleurs pour l'humanité indique un manque de foi en la puissance du Christ, une ignorance des révélations divines contenues dans vingt siècles d'histoire ! Il faut que nous ayons la certitude que Dieu agit de nos jours au sein même de la société ! Il est vrai que nos efforts vers le mieux seront peut-être des échecs, mais ne subissons-nous pas, à chaque instant, dans notre vie personnelle des défaites à l'égard de notre idéal ? Et oublions-nous que les chutes, les insuccès momentanés sont les garants de victoires futures ?

Parfois les chrétiens organisent des *colonies communistes*. Certes, ils ont raison de le faire s'ils peuvent ainsi vivre plus chrétiennement, plus moralement. Mais les expériences passées ne montrent pas que des tentatives semblables aient aidé à christianiser la vie sociale en général. L'exemple n'est pas contagieux. « Ces colonies ont toujours pris pour règle, non seulement la propriété collective, mais le travail collectif, le plus souvent même la vie en commun. Ceci est une conception utopique et n'est même pas un idéal dont on doive chercher à se rapprocher. Travailler exclusivement en commun, c'est briser le ressort de l'éner-

vent chercher la solution de certains problèmes qui les obsèdent ? Remarquons aussi que, contrairement aux colonies communistes, à Liéfra, l'instinct d'initiative individuelle est absolument respecté, chacun se trouve maître chez soi sur la parcelle qui lui a été confiée. Le trait caractéristique de cette tentative est donc d'inaugurer un système qui unit la propriété collective avec la jouissance et l'exploitation individuelles. De plus, tandis que dans les autres expériences déjà tentées le recrutement était très défectueux, la moralité douteuse ne constituant pas un obstacle, à Liéfra les colons sont soigneusement choisis. Voilà pourquoi les critiques adressées aux colonies communistes ne semblent pas être valables à l'égard de la tentative de Paul Passy.

Cf. Paul Passy. — *Liéfra*, Revue *Le Christianisme Social*, 20 nov. 1909.

gie individuelle, c'est offrir une invincible tentation aux paresseux disposés à vivre du travail des autres. Vivre en commun, c'est risquer de donner à l'existence une insupportable monotonie, c'est aussi ouvrir la porte aux occasions de disputes que fournissent les mille riens de l'existence quotidienne. C'est compromettre fatalement la bonne harmonie, entre les camarades ; or, sans bonne harmonie, impossible de réussir. (1) » De plus « en général, le sel de la terre remplira mieux sa fonction s'il n'est pas serré dans un baril, mais s'il se répand uniformément et abondamment là où il est le plus nécessaire. L'ensemble de l'humanité avancera péniblement d'un centimètre vers l'avenir, là où une colonie parfaite ferait un mille, mais le gain final sera plus considérable dans le mouvement de la masse. »

Nous voyons par conséquent que nombreux sont les chemins qui s'offrent à l'Eglise barrés d'écriteaux sur lesquels est écrit : « On ne passe pas. »



Quelle est donc la voie dans laquelle l'Eglise pourra s'engager, sûre de ne pas se tromper ? Quelle sera, en un mot, son attitude à l'égard du mouvement de rénovation sociale ?

Si l'Eglise voulait christianiser la vie sociale avec ses seules forces, elle serait tentée de s'ériger en chef et de vouloir tout diriger : elle organiserait des sociétés d'assurance fraternelle sur le modèle de ses propres organisations ecclésiastiques, des entreprises coopératives, etc..... ; elle créerait des partis socialistes chrétiens ; elle se proclamerait le seul organisme par lequel le salut social puisse venir ; elle garderait le mouvement social sous sa domination. Cette conduite serait pleine de périls à la fois pour l'Eglise et pour

(1) Paul PASSY.— *Liéfra*, dans la Revue *Le Christianisme Social*, du 20 nov. 1909, p. 290.

le mouvement social. Car l'Eglise se mettrait elle-même au premier plan en tant qu'institution sociale ; elle obscurcirait les fins sociales par ses intérêts ecclésiastiques et inconsciemment le salut du peuple se transformerait en salut de l'Eglise. Il faut, en effet, se rendre compte que « le mouvement social ne peut pas avoir d'allié plus puissant, que l'enthousiasme religieux et d'allié plus dangereux que l'ecclésiasticisme. Si l'Eglise désire vraiment sauver la vie sociale du peuple ; elle doit *se contenter d'inspirer* le mouvement social par la foi et l'audace religieuses, mais elle ne doit pas le contrôler ou le monopoliser par sa propre organisation. »



Semblable à notre religion personnelle qui nous demande la repentance et la foi en l'Evangile, la religion sociale veut que nous pratiquions *la repentance et la foi sociales*, que nous nous repentions de nos péchés sociaux et que nous ayons foi en la possibilité d'un ordre social nouveau. Et de même qu'aussi longtemps qu'un homme ne sera pas mécontent du faible développement de sa vie intérieure, il ne peut y avoir pour lui de progrès spirituel, de même tant qu'un homme ne voit dans la société actuelle que des abus inévitables, des injustices réparables et n'aperçoit pas les vices qui sont à sa base, il est encore frappé de cécité morale et sociale.

On accuse souvent ceux qui croient en un meilleur ordre social, de méconnaître l'iniquité qui se trouve au fond du cœur humain. Mais il leur est facile de renvoyer cet argument à leurs adversaires. Car, lorsque ces derniers parlent des maux sociaux, ils font preuve souvent d'une étonnante ignorance des formes que revêt le péché dans ce domaine ! C'est donc le contraire qui semble être l'expression de la vérité. La régénération implique que l'homme doit passer sous la domination de l'esprit du Christ afin de pouvoir juger la vie de la même manière que le Maître. C'est une nouvelle

estimation des valeurs sociales qu'il est nécessaire de faire. Il faut que désormais les choses qui sont maintenant « exaltées parmi les hommes » deviennent « une abomination (1) » pour lui puisqu'elles ont pour fondement le mal et la misère. A moins qu'un homme ne soit, sur certains points tout au moins, en désaccord avec le courant d'idées du temps, il est encore un enfant de ce monde et n'a pas « goûté les puissances du siècle à venir (2) ». La nécessité de la repentance et de la foi s'impose à lui s'il veut être chrétien.

Mais il est certain qu' « aucun homme ne peut aider le peuple s'il n'est lui-même débarrassé de cette sorte de fascination que le régime actuel exerce sur notre jugement moral ». « Chaque institution sociale tisse autour d'elle une enveloppe protectrice de spécieuse idéalisation, comme fait une colonie de chenilles sur un pommier. C'est ainsi que là où le militarisme règne, la guerre est idéalisée par des monuments, des peintures, des chants, des poésies. » Mais lorsque nous comprendrons combien peu nombreuses sont les luttes sanguinaires qui ont été entreprises pour l'amour de la justice ou du peuple, combien nombreuses par contre sont celles qui furent suscitées par l'ambition des soldats ou pour protéger les capitalistes trop aventureux, alors la mythologie de la guerre n'exercera plus son influence néfaste sur nous.

« De la même manière nous regarderons les légendes qui entourent le capitalisme. On nous assure que le pauvre est pauvre par sa propre faute; que la rente et les profits sont dus à la prudence et à la capacité..... ; que nous ne pouvons pas lutter avec les nations étrangères si les gages que nous donnons sont supérieurs aux salaires accordés par delà notre frontière. Ce sont là des affirmations plausibles, mais qui ne subsistent pas lorsque nous les confrontons avec la vérité. » Ce sont ceux qui profitent des conditions actuelles de la société qui lancent ces assertions ; souvent même ils

(1) Luc 16 : 15.

(2) Héb. 6 : 5.

pensent dire la vérité. Il est très rare qu'un homme arrive à condamner les moyens qu'il emploie pour gagner sa vie. Aussi est-il nécessaire de faire « la part de l'influence corruptrice de l'intérêt personnel ». Au début du xix<sup>e</sup> siècle lorsqu'en Angleterre on conduisait les enfants à coup de fouets à leurs métiers, les capitalistes crièrent que les réformes proposées contre le travail des enfants ruinaient l'industrie anglaise et il est probable qu'ils le croyaient ! D'ailleurs Macaulay n'a-t-il pas dit que si la loi de la gravitation avait contrarié les intérêts de l'argent placé, elle ne serait pas encore reconnue !

La plus grande force qu'un homme puisse consacrer au mouvement social, c'est, avec le don de soi-même, celui d'une personnalité régénérée, d'une volonté qui place la justice au-dessus de la politique et de son propre intérêt. « Un tel homme incarnerait en lui les principes d'un régime social plus élevé. » Il importe donc que « nous nous repentions de nos péchés collectifs et sociaux, que nous ayons foi en la possibilité et en la réalité de la vie divine dans l'humanité, que nous soumettions notre volonté aux desseins du Royaume de Dieu ; c'est là le devoir le plus intime de l'homme religieux qui veut aider à la venue de l'ère messianique de l'humanité ».



Les hommes qui ont donné leur pensée et leur vie au Christianisme social, constituent, de l'avis de Rauschenbusch, un nouveau type de chrétiens. L'important pour l'Eglise, dans les circonstances actuelles, est de créer *ce nouveau type d'hommes chrétiens*.

Pour être un de ces chrétiens que réclame notre époque, trois qualités sont indispensables : « Premièrement, être pieux ; avoir fait l'expérience de sa religion et ne pas la posséder par ouï-dire ou par routine. Secondement, avoir le souci très sérieux du bien-être social des masses populaires. Troisièmement, être capable d'enthousiasme pour une

grande cause et de sacrifice personnel dans l'action. La première qualité exclut ces réformateurs sociaux qui n'ont aucune vie religieuse. La seconde exclut ces ecclésiastiques dont les intérêts personnels sont confinés au progrès ecclésiastique. La troisième exclut les hommes qui s'intéressent intellectuellement aux problèmes religieux et sociaux, mais qui sont foncièrement égoïstes et ne recherchent l'association qu'en vue de fins personnelles et qui, par leur timidité et leur couardise, constituent des entraves pour l'Eglise [la Fraternité]. Ces trois critères rétréciront pratiquement beaucoup le choix du nouveau type de chrétien qui est en train de surgir partout et qu'on peut distinguer déjà avec beaucoup de netteté. (1) »

D'ailleurs même « dans une réunion religieuse, il est facile de distinguer les orateurs qui ont eu la vision de la rédemption sociale de l'humanité. Quel que soit le sujet qu'ils abordent, ils le traitent avec une puissance différente ; leur horizon est plus vaste, leur sympathie plus universelle, leur foi plus audacieuse ».

Ce type de chrétien se propage de lui-même. « La société lie si étroitement les hommes entre eux par des liens multiples qu'aucun homme ne vit pour lui-même et qu'aucun homme ne peut se sauver seul. Le salut est contagieux. Ceux qui ont acquis une foi qui embrasse le salut de toutes les relations humaines, rendent cette foi plus accessible à d'autres. Voilà quelle sera l'évangélisation sociale, consciente ou inconsciente. »

Quelle ne sera pas l'aide précieuse obtenue si les jeunes gens arrivent à posséder cette foi sociale, car ne sont-ils pas « les germes cachés de nouvelles humanités, les sources invisibles de rivières débordantes » ? Dans quelques années ils occuperont les positions dirigeantes de la société

(1) W. RAUSCHENBUSCH. — *Local chapters of the Brotherhood of the Kingdom*, p. 3-4. — Cf. aussi GOUNELLE : *La Fraternité du Royaume*, dans la Revue *Le Christianisme Social*, 20 fév. 1909, p. 108-118. Ce sont les qualifications réclamées de tout nouveau membre par « les frères du Royaume ».

et mettront alors en pratique l'idéal qu'ils se seront forgé pendant leurs études.

L'important, par conséquent, est de susciter des personnalités régénérées, voilà quelle est la tâche de l'Eglise, selon Rauschenbusch. Mais la régénération ne crée que la volonté de faire ce qui est juste, et ne définit pas ce qu'il faut entendre par le mot « juste ». Elle donne simplement la forme, l'idée du bien, du devoir, mais non la matière, les actions auxquelles nous devons appliquer cette forme. Cette matière qui est pourtant indispensable au chrétien lui est fournie par la communauté religieuse dont il accepte les idées, et peut ainsi varier avec les diverses Eglises. Si celle-ci demande l'abstinence des liqueurs, il considérera cette abstention comme faisant partie de sa vie religieuse ; si elle ne lutte pas contre l'esclavage il ne se rendra pas compte de l'iniquité d'une telle institution. Aussi le devoir de chaque chrétien est-il d'agir sur la communauté à laquelle il se rattache pour qu'elle désapprouve les iniquités sociales, le paupérisme, le travail des enfants. D'ailleurs, l'activité sociale des diverses associations de jeunes gens nous montre quelle aurore nouvelle commence à poindre à l'horizon (1). Le jour vient où l'Eglise entière inscrira l'idéal social dans son programme. Son travail en sera sanctifié et elle en recevra beaucoup de joie.

Il faut que nous fassions disparaître cette vieille conception de la religion qui ne considère comme de son domaine que ce qui concerne les âmes ou se rapporte à l'Eglise. Nous

(1) A ce point de vue mentionnons l'activité sociale déployée par toutes nos œuvres de jeunesse : ce sont les *Unions Chrétiennes de Jeunes Gens* qui, en dehors de leurs cercles, ont eu à Paris à la fin de janvier 1910 leur journée sociale pour étudier leur tâche sociale et qui répandent de plus en plus l'*Effort* « organe de la réforme sociale par l'exemple. » Ce sont les *Unions Chrétiennes de Jeunes Filles* avec ses cinq foyers de Pouvrière (cf. M<sup>lle</sup> BIDGRAIN, revue du *Christianisme Social*, 20 mars 1909, p. 126-131). Ce sont les *Associations Chrétiennes d'étudiants* qui, dans leurs Congrès annuels, mettent les étudiants en face des questions sociales et de

devons croire que toute la vie humaine peut avoir un but divin, que Dieu sauve non seulement l'âme, mais aussi toute la vie. Par là même nous sanctifierons toutes nos professions. « Un homme fabriquant une paire de souliers, discutant une loi, plantant des pommes de terre, ou enseignant des enfants, sentira que son travail est une contribution au bien-être de l'humanité et c'est bien en vérité sa principale contribution. » De là ressort que notre vie professionnelle doit être continuellement et rigoureusement sous le contrôle de notre religion. Mais il faut reconnaître qu'aussi longtemps que notre vie commerciale aura pour base la concurrence elle restera en dehors de la religion. Les chrétiens sont donc amenés à rechercher comment il faudrait organiser le commerce et l'industrie pour qu'ils procurent un maximum de bienfaits à l'humanité et soient réconciliés avec la religion.



Le Christianisme a besoin aussi aujourd'hui de comprendre d'une manière plus saine *les rapports de la chaire avec la tâche de rénovation sociale qui lui incombe*.

Le nouvel Evangile du Royaume de Dieu est, dans son essence même, un appel à christianiser la vie de tous les jours, et par conséquent il se répandra surtout par la foi personnelle et par le témoignage des chrétiens. Il aura beaucoup moins besoin de la chaire que le vieil Evangile ; il sera moins l'affaire d'un ministère professionnel. Si

leurs responsabilités de demain (cf. *La question sociale et le devoir chrétien*, par M. de MEURON, à Lyon, 1907) ; *L'action sociale protestante : l'Appel des Cités et l'Appel des Campagnes*, par G. LAUGA et DURAND, à Bordeaux, 1908 ; *La pénétration mutuelle des classes*, par Ch. WAGNER, à Paris, 1909 ; *Que ferons-nous quand nous serons professeurs ? médecins ?* par A. MONOD et LEENHARDT, à Palavas, 1910. Ce sont, enfin, les *Sociétés d'activité chrétienne* (cf. Edm. GOUNELLE. — *Les Sociétés d'activité chrétienne*, dans la Revue *Le Christianisme Social*, 20 avril 1909, p. 182-196).

cependant la chaire veut lui prêter son concours, elle accélérera le développement des conceptions nouvelles. Emile de Laveleye a dit avec raison que « en fait de réformes sociales, avec l'appui du clergé, tout est facile ; sans lui, ou malgré lui, tout est difficile et parfois même impossible (1). »

C'est une grande erreur de croire que les prédications sociales sont une innovation de notre temps. Les Pères de l'Eglise, les grands prédicateurs du Moyen-Age, les chefs de la Réforme, tous ont mis beaucoup plus hardiment l'accent sur le côté social dans leurs sermons que les générations qui ont précédé la nôtre. Jamais la chaire ne fut aussi silencieuse sur ce point qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle avant que le souffle social ait agi sur les idées chrétiennes.

Il est vrai que souvent la prédication sociale a été mal comprise. L'ignorance, la haine, la partialité l'ont caractérisée. Mais si elle a été mal faite, n'est-ce pas une raison de plus pour que les pasteurs l'abordent avec une plus grande sagesse ? « Il y a parfois des prédicateurs qui apportent en chaire les questions sociales les plus vastes avec l'aplomb d'un spécialiste, mais avec les connaissances d'un écolier. » Nous devons nous rappeler que les hommes sont très sensibles lorsqu'ils entendent faire le procès des moyens par lesquels ils gagnent leur vie. Qu'un avocat falsifie la vérité devant un tribunal, aussitôt le défenseur de la partie adverse montre l'erreur. Mais si un pasteur du haut de la chaire fait entendre des idées erronées, ses auditeurs ne peuvent protester. Aussi le prédicateur doit-il toujours se laisser guider par une extrême prudence.

Il arrive assez fréquemment que ceux qui, pour la première fois, parlent des maux sociaux, se laissent aller à invectiver des personnalités. Cette manière d'agir provient en grande partie de notre individualisme religieux : nous répétons toujours que les iniquités, les injustices sont dues au mauvais cœur de l'homme et que si tous étaient régéné-

(1) E. de LAVELEYE. — *Le protestantisme et le catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples*, p. 35.

rés les questions sociales ne se poseraient pas. Mais plus le chrétien étudiera, plus il pénétrera dans le vif des questions et mieux il comprendra les problèmes qui hantent son esprit. Il arrivera à la conviction que les « grands chefs de l'industrie ne commettent pas des erreurs pour leur amusement, mais qu'ils sont victimes de forces sociales plus puissantes qu'eux. » Leur liberté n'est bien souvent qu'une illusion. Car « dans le régime de la concurrence, c'est l'homme le plus inhumain, ayant le moins de principe, qui trace le chemin ». Notre système social actuel élimine toute sympathie des uns à l'égard des autres. Aussi apprenons à ne juger nos semblables qu'avec amour et compassion, en nous accusant nous-mêmes « parce que nous avons tous de conner tissé le filet fatal de tentations dans lequel le pécheur s'embarrasse ».

Difficile est donc la tâche du prédicateur social qui risque toujours d'être accusé de partialité. Mais qu'importe, son devoir n'est-il pas d'obéir à sa conscience ? Il doit proclamer l'Esprit de Jésus-Christ et ne pas être le porte-voix des intérêts particuliers.

Si le pasteur obéit à l'Esprit du Christ, il soutiendra les faibles, car ce sont eux qui forment la classe des exploités. Ils ont besoin de défenseurs pour revendiquer leurs droits. Certes cet apostolat ne sera pas toujours facile pour le pasteur et bien souvent il devra faire effort sur lui-même. Pour pouvoir exercer une influence sur le malheureux, il faut qu'il le connaisse. Pour atteindre ce but, il lui sera nécessaire de lire sa littérature, d'assister à ses réunions afin de pénétrer un peu plus avant dans son caractère, de savoir quelles sont ses aspirations et de sentir vibrer son âme. Aussi le premier devoir du pasteur qui veut travailler dans un milieu quelconque est-il d'étudier ce milieu et de tâcher de le comprendre.

L'influence du prédicateur pourrait être immense sur les questions du jour. Avant les hommes politiques, il devrait discerner ce qu'il y a de bien et de juste dans les réclamations des différentes classes de la société. Son rôle devrait être celui de pionnier.

Sans se mêler à aucun parti politique, la chaire a cependant le devoir de s'élever contre les iniquités présentes. Et dans cette vaste arène, l'activité de l'Eglise peut se déployer.

Le principal grief que l'on fait aux prédications sociales, c'est d'être irréligieuses. Mais c'est l'affaire du pasteur de rattacher tout son enseignement à la volonté et à l'esprit de Dieu, de donner une interprétation religieuse à toutes les questions que se pose l'humanité, de montrer à ses auditeurs qu'il leur parle, poussé par un idéal sublime, de leur faire entendre la voix de l'amour du Christ. Si sa prédication aide les femmes et les hommes à voir plus clair devant eux, à réaliser le bien ici-bas, à éprouver un amour toujours plus profond pour leurs contemporains, peut-on dire qu'elle ne soit pas chrétienne ? D'autres orateurs parlent au peuple des questions sociales en les traitant du point de vue de l'économie politique ou de la sociologie ; ne faut-il pas que le pasteur les traite dans leurs rapports avec le droit et la vérité éternelle ? D'ailleurs « les questions sociales ne peuvent pas, dit Rauschenbusch, être plus irréligieuses que certains sujets traités par les pasteurs du haut de la chaire. Si c'est religieux de faire un appel pour la reconstruction d'une Eglise, pourquoi serait-ce irréligieux de réclamer la démolition et la reconstruction des quartiers infects ? »

Mais Rauschenbusch le reconnaît, il y a un réel danger pour celui qui est hanté par la vision de la société idéale et qui y consacre toutes ses forces ainsi que sa prédication : c'est de se laisser tellement empoigner par ces nouvelles préoccupations que la vérité chrétienne lui semble surannée, que le vieil Evangile lui paraisse trop usé et d'un autre âge. Un tel pasteur ne voit plus qu'un côté de son message et, par conséquent, son enseignement devient vite uniforme. Nous devons, cependant, garder une profonde reconnaissance à ces prédicateurs, malgré leurs fautes, les erreurs dans lesquelles ils peuvent tomber, car ils ouvrent le chemin dans lequel l'Eglise de demain passera. Et s'il est facile de parcourir un sentier déjà tracé, que de difficultés se

dressent devant celui qui essaie de se frayer une voie nouvelle !

Un autre danger de cette prédication est de mettre au premier plan la question sociale et de laisser dans l'ombre la question religieuse. Il faut, cependant, se persuader qu'« aucune perfection sociale ne pourra assouvir la faim de l'âme pour le Dieu vivant ».

Mais pourquoi, répondrons-nous à notre tour, toujours reprocher au Christianisme social de ne s'occuper que du côté social ? La prédication évangélique ne tourne-t-elle pas de même ses regards dans une seule direction ? Et pourtant à côté de l'âme humaine, qui certes a besoin de la religion, la race humaine ne doit-elle pas pareillement être sauvée ? Ne faut-il pas aussi penser à elle et essayer de lui apporter le salut ? Dans nos Eglises, à côté du pasteur, n'y a-t-il pas place pour le prophète et celui-ci n'a-t-il pas un rôle important à jouer ? En Israël, à côté du prêtre chargé du culte et des actes cérémoniels, n'y avait-il pas les prophètes qui ont exercé une influence si considérable sur leurs contemporains ? Dans nos Eglises ne doit-il pas y avoir aussi, comme le dit Fallot, « la diversité et la pluralité des ministères ? (1) » « La pluralité des ministères est la règle, et si elle ne se rencontre pas dans la majorité de nos Eglises, c'est que la vie fait défaut à celles-ci. (2) » « Dans la plupart des paroisses, un seul ministère est demeuré debout : celui du pasteur. Quant aux autres, ils n'existent plus qu'à l'état rudimentaire (3) » et ainsi trop souvent nos Eglises « font penser à ces malheureux hydrocéphales dont la tête énorme pèse lourdement sur un corps malingre (4). »

Un pasteur, malgré tous ses efforts, n'arriverait-il qu'à ouvrir l'esprit de ses paroissiens sur l'importance morale des questions sociales qu'il n'aurait pas perdu son temps.

(1) T. FALLOT. — *Qu'est-ce qu'une Eglise ?* p. 123.

(2) T. FALLOT. — *Op. cit.*, 123.

(3) T. FALLOT. — *Op. cit.*, 124.

(4) T. FALLOT. — *Op. cit.*, 124.

Son but c'est d'essayer d'adoucir les haines, de donner un enthousiasme et un idéal à ceux qui luttent ; par cela même, il élèvera la question sociale et ne la laissera pas se transformer en « question d'estomac ». Son ministère auprès des riches aura pour but d'émouvoir leur pitié en faveur de ceux qui souffrent, d'accroître leur bienveillance et leur amour pour tous les humbles. Noble tâche que celle qui consiste à prêcher la fraternité entre les hommes et à combler les séparations entre les classes, afin qu'arrive bientôt le moment où tous les hommes seront frères entre eux et fils d'un même Père Céleste !



Mais ces sentiments que le pasteur doit essayer de susciter chez ses paroissiens, qui pourra lui aider à les inspirer ? Ce ne peut pas être *la loi*, malgré la trop grande importance qu'on lui attribue parfois. Le Christianisme doit, en effet, prendre conscience aujourd'hui des *relations normales que doit soutenir l'Eglise avec les lois et les institutions de l'Etat*.

Ce qui fait le bonheur ou le gâte, ce sont des influences qui sont en dehors de la loi. Celle-ci peut forcer, en effet, un homme à supporter sa femme, mais elle ne peut le contraindre à l'aimer ; elle peut obliger un homme à nourrir ses enfants, mais elle ne peut faire naître en lui l'amour paternel. Les lois ne fournissent « que le squelette inflexible de la moralité publique qui supporte les tissus les plus fins, mais ces tissus doivent être fabriqués par d'autres forces. L'Etat ne forme que la cour la plus extérieure de la loi morale ; à l'intérieur se trouve le sanctuaire de l'Esprit. » Mais ces tissus qui pourra les créer, ces sentiments indispensables à la société qui sera capable de les faire naître, si ce n'est la religion ? Que celle-ci prêche l'amour, l'aide mutuelle, le respect de la vie d'autrui, la loi, alors, n'aura pas besoin de contrainte physique, car plus grande sera la puis-

sance de la communauté, moins sera nécessaire la contrainte de l'Etat.

Aussi le champ ouvert à l'activité sociale de l'Eglise est-il immense. Si les lois sont en dehors de son domaine, elle peut au moins créer les mœurs, et que sont les lois sans les mœurs ? Comme on l'a dit souvent, ces dernières ne sont que « des lois non écrites » qui deviennent facilement des lois écrites. C'est sur elles que l'influence de l'Eglise peut s'exercer en faveur de la classe des déshérités pour faire cesser les iniquités et créer un système social plus humain.

L'Eglise doit aussi préserver les bonnes institutions qui existent et qui sont en perpétuel danger de disparition. Là, elle doit être une force conservatrice pour les défendre contre les puissances hostiles.

De plus, pour qu'une loi ait de l'influence, il faut qu'elle soit soutenue par l'opinion publique. Or l'Eglise peut puissamment exercer son pouvoir sur celle-ci. « Les forces religieuses et éducatives, dans leur ensemble, forment la seule puissance qui pousse le char à monter, l'Etat ne peut que mettre une cale sous les roues pour l'empêcher de redescendre. »

L'Eglise peut être encore d'une autre utilité pour l'Etat en réveillant les consciences et en proclamant que les propriétés et les richesses ne sont que des biens confiés par Dieu et par la société à certains hommes qui n'en sont, par conséquent, que les dépositaires. Si les prédicateurs pouvaient convaincre de ces vérités leurs paroissiens, alors nous verrions cesser des abus innombrables.



Encore un mot pour conclure : *c'est d'un nouvel apostolat que l'Eglise et le monde ont besoin.*

Lorsque parfois nous songeons à la multitude qui nous entoure et que notre pensée s'envole vers les foules qui se pressaient autour du Christ, nous constatons des ressemblances entre elles : comme aux premières années de l'ère

chrétienne, il existe toute une partie de la société vivant dans des conditions épouvantables, sans aucune espérance, méprisée de toutes les autres classes ; et si les paysans de la Galilée paraissaient à Jésus comme des brebis qui n'ont pas de berger, marchant sans guide, cherchant partout la route à suivre, n'est-ce pas aussi sous le même aspect que se présentent à nous les masses prolétariennes ? Pour celles de son temps, Jésus fut ému de compassion. Quelle est notre attitude à nous, aujourd'hui ?

Et c'est vers ces âmes désespérées et angoissées que le Christ envoie les siens. N'a-t-il pas dit à ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde. (1) » Il leur signifiait, par ces mots, la grande mission qu'ils devaient entreprendre sous son égide par tout le monde. Et pourtant c'était un charpentier de Nazareth s'adressant à des pêcheurs galiléens et à des paysans ! Aussi ces paroles du Maître « dans les circonstances où elles furent prononcées, étaient-elles l'expression de la foi la plus intense — foi en lui-même, foi en eux, foi en ce qu'il leur donnait, foi en la foi. »

L'Eglise, à notre époque, peut mieux qu'à tous les autres âges, répondre à l'appel du Christ. Le Maître n'a-t-il pas déclaré à ses disciples qu'avec leur foi ils pourraient transporter les montagnes ? Combien vaste doit être, par conséquent, l'ambition de l'Eglise et quelle œuvre gigantesque ne peut-elle pas accomplir ?

L'apostolat de notre temps ressemble à celui du semeur. « Quand le paysan répand sa semence, il la jette dans les sillons, certain d'en perdre une partie ; il sait aussi qu'il lui faudra longtemps, avant qu'il puisse entrevoir le résultat de son travail. » Il faut au semeur beaucoup de patience ; il faut de même au pasteur beaucoup de patience.

Mais il est inutile de se faire des illusions, et il faut être convaincu que le nouveau ministère n'apportera pas seulement de la joie, mais de la douleur, de la tristesse. Les

(1) Matth. 5 : 13-14.

luttres seront parfois bien âpres, les obstacles difficiles à surmonter. Mais Jésus n'a-t-il pas prévenu ses disciples de leurs difficultés ?

Nos combats, nous n'avons plus à les livrer contre les faux dieux, contre les déesses inhumaines, mais contre Mammon : c'est lui le seul rival de Dieu.

Très décrié et en butte à des oppositions assez vives, cet apostolat devrait attirer tous les hommes forts et courageux. C'est aussi à lui, en particulier, que devraient se consacrer les pasteurs riches. Car, s'il est parfois difficile d'avoir de l'action sur les personnes qui sont d'une autre classe sociale que soi-même, ils pourraient, eux, exercer facilement leur influence et sur le pauvre et sur le riche. De plus, n'ayant pas de soucis matériels, il leur serait plus aisé de se donner complètement à toutes les causes bonnes et justes.

Ce qui est surtout nécessaire pour l'exercice d'un apostolat fécond, c'est d'avoir foi en la réalisation d'une société parfaite. — Quelle folie ! dira-t-on. — Mais, répondrons-nous, nous prêchons bien, du haut de la chaire, la perfection et la sainteté, et pourtant nous savons bien qu'aucun homme ne peut parvenir à la perfection et à la sainteté ici-bas ! De même nous ne nous imaginons certes pas abolir la souffrance et la mort et nous n'arriverons donc pas à un ordre social parfait. Mais nos aspirations vers le mieux, nos efforts convergents vers l'idéal sont-ils sans efficacité ? Qui oserait affirmer que chaque pas en avant, chaque tentative faite pour atteindre à plus de pureté personnelle, à plus de fraternité, à plus de perfectionnement soient inutiles ?

« En mai dernier, un miracle s'est produit. Au commencement de la semaine, les arbres fruitiers portaient des bourgeons bruns et verts. La huitaine terminée, ils revêtaient la robe de noce de la floraison... Mais durant des semaines et des mois la sève avait circulé, gonflant les cellules

et portant à maturité les tissus à demi-prêts depuis l'automne. Ce rapide épanouissement était le résultat d'un long travail. Peut-être ces dix-neuf siècles d'influence chrétienne ont-ils formé la longue période d'attente indispensable à la croissance. Maintenant fleurs et fruits apparaissent. Si nous pouvons y ajouter une foi religieuse et une force morale suffisantes pour briser les liens du mal, s'il nous est possible de faire concourir les ressources humaines de notre temps, qui sont sans précédent aussi bien au point de vue intellectuel qu'au point de vue économique, à l'harmonieux développement d'une vraie vie sociale — alors les générations futures marqueront cette œuvre comme l'aurore du grand jour du Seigneur, attendu par les âges, et nous estimeront bienheureux d'avoir participé à l'apostolat qui le proclama. »

*Vu : Le Doyen,*

E. VAUCHER.

*Vu : Le Président de la soutenance,*

Wilfred MONOD.

---



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                    | Pages |
|--------------------|-------|
| INTRODUCTION ..... | 3     |

## PREMIERE PARTIE

### L'ÉGLISE D'APRÈS STRONG

|                                                                                                                                                                                                                                  |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| La mission de l'Eglise. — Nécessité de nouvelles méthodes. — Nécessité du contact personnel. — Nécessité de la coopération. — Application de ces deux principes à l'activité de l'Eglise. — Un enthousiasme pour l'humanité..... | 11 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

## DEUXIEME PARTIE

### L'ÉGLISE D'APRÈS RAUSCHENBUSCH

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      |  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|
| CHAPITRE I. — <i>Pourquoi le Christianisme n'a-t-il jamais entrepris l'œuvre de rénovation sociale ?</i><br>Impossibilité de propagande sociale dans les premiers siècles. — Ajournement de la venue du Christ. — Hostilité contre l'Empire et sa civilisation. — Les limitations du Christianisme primitif. — Le rôle prépondérant de la croyance en l'au-delà. — La tendance ascétique. — Le mona- |  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--|

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |    |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| chisme. — L'influence des rites. — L'intérêt dogmatique. — La substitution de l'Eglise au Royaume de Dieu. — La dépendance de l'Eglise à l'égard de l'Etat. — La disparition de l'Eglise démocratique. — Le manque de compréhension scientifique de la vie sociale. — Ces causes historiques dans la vie moderne.....                                                                                   | 39 |
| CHAPITRE II. — <i>L'enjeu de l'Eglise dans le mouvement social.</i> — La situation de l'Eglise. — L'Eglise et ses revenus. — Les travailleurs volontaires de l'Eglise. — Vocation et esprit du ministère. — L'Eglise et la pauvreté. — L'Eglise et sa « matière humaine. — L'Eglise et l'influence démoralisante du commerce. — L'Eglise et la classe ouvrière. — L'appel en avant adressé à l'Eglise.. | 63 |
| CHAPITRE III. — <i>Que faire ?</i><br>« On ne passe pas ». — Foi et repentance sociales. — Evangélisation sociale. — La chaire et la question sociale. — L'Eglise et les lois. — Le nouvel apostolat .....                                                                                                                                                                                              | 82 |



